

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes du**

Denis Montebello

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DENIS
MONTEBELLO

BENJAMIN
BACHELIER

CONTES ET LÉGENDES DU POITOU ET DES CHARENTES



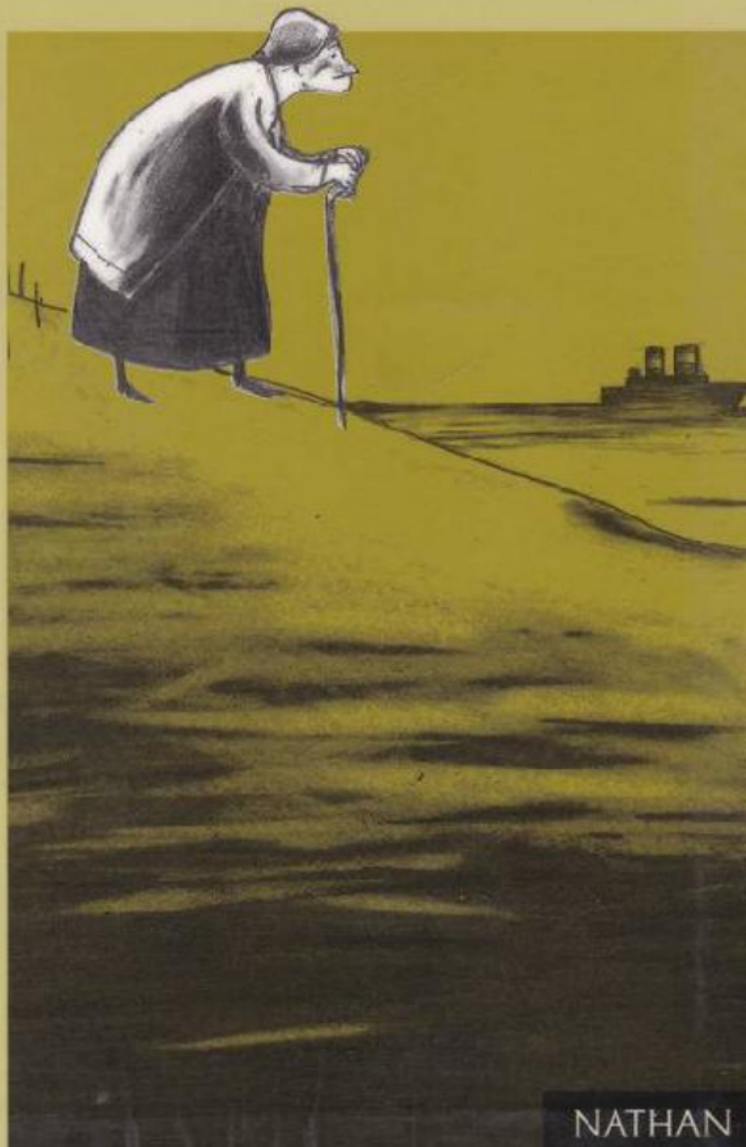
le corbeau



la Mort



*le lion
du château d'or*



NATHAN

DEINIS
MONTEBELLO

BENJAMIN
BACHELIER

CONTES ET LÉGENDES DU POITOU ET DES CHARENTES



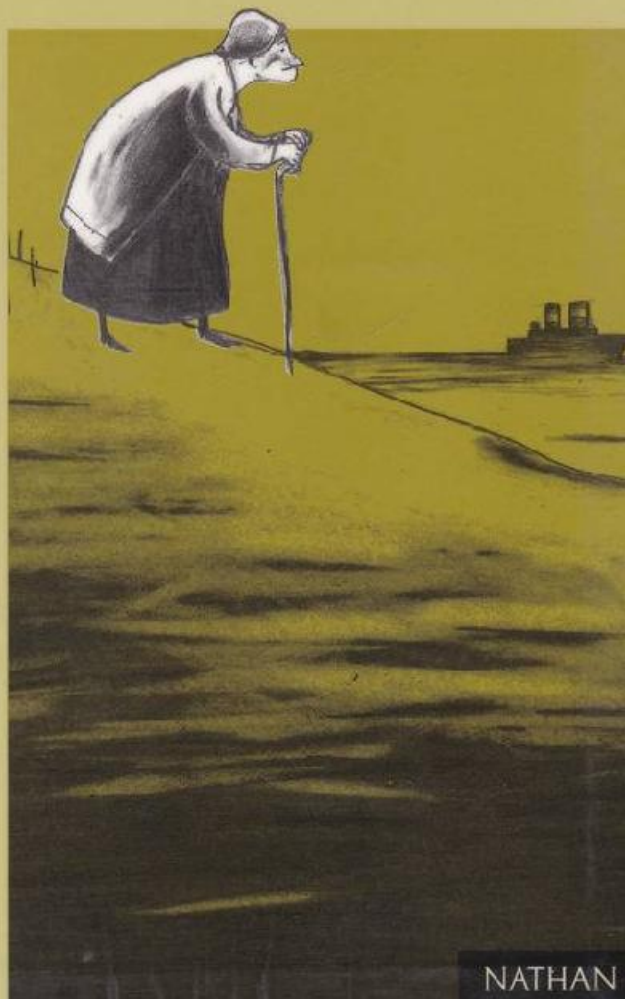
le corbeau



la Mort



*le lion
du château d'or*



NATHAN

Denis Montebello

Contes et Légendes du Poitou et des Charentes

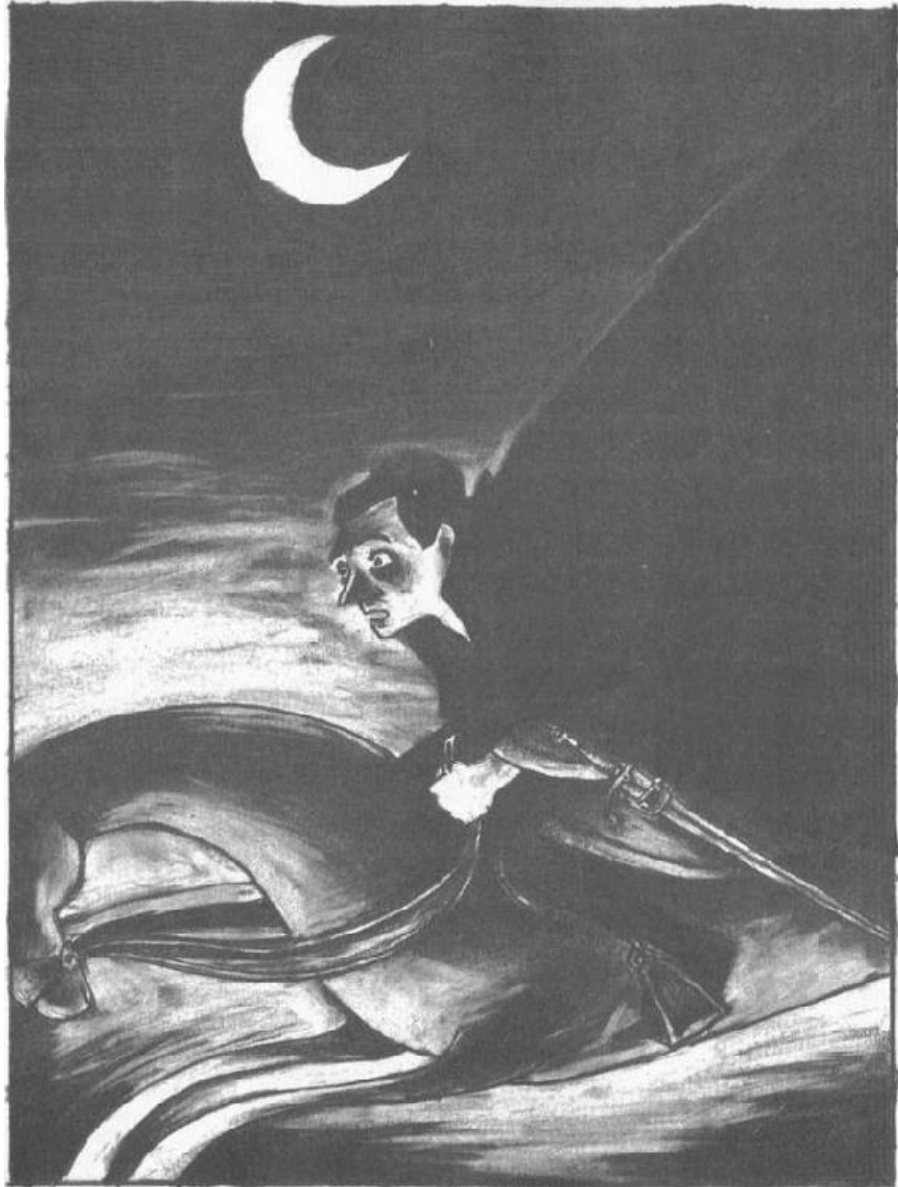
Illustrations de Benjamin Bachelier

NATHAN

À Lucie, Pauline, Clément. À Madame Laure Bouilly

Collection dirigée par Elisabeth Gilles Sebaoun © Éditions
Nathan (Paris-France), 1997.

© Éditions Nathan, 1999, pour la présente édition



Mélusine

Si vous n'avez pas vu la mer, vous l'avez entendue. L'oreille collée au coquillage, vous entendiez les vagues et les vagues vous berçaient.

Si vous n'avez pas vu la mer, si vous ne l'avez pas entendue, vous avez lu un livre, un livre avec des pages, des pages avec des mots. Vous avez cueilli les mots sur la page. Vous les avez écoutés.

Si vous ne les avez pas écoutés, essayez. Essayez le mot *rêve* pour voir. Vous verrez des rivages dorés. D'immenses plages de sable dans un tout petit mot. Essayez maintenant le mot *cauchemar*. Écoutez. Vous ne trouvez pas qu'il sonne noir ? Vous n'entendez pas comme un galop dans la forêt ? Des cris, des aboiements, une chasse qui approche ? Et ce lourd piétinement, vous l'entendez ? Vous entendez le sanglier qui grommelle ? Vous avez déjà vu un sanglier aussi gros ?

Vous ne sauriez dire, bien sûr, si c'est une laie, menant ses marçassins, ou un mâle. Vous ne sauriez dire si le mâle a plus de cinq ans, s'il a définitivement quitté toute compagnie, s'il mérite le nom de solitaire. Tout ce que vous pouvez affirmer, c'est qu'il est énorme, et qu'il va droit devant. Les obstacles, ils sont pour la meute lancée à ses trousses : pour les chiens qui se prennent les pattes dans les branches, pour les chevaux qui enfoncent dans la boue. Lui, il avance à une vitesse prodigieuse, et il écume de fureur.

Un sanglier pareil, vous ne voyez pas ce qui pourrait l'arrêter. Les murs qui se dressent sur sa route, il les traverse comme font les fantômes, et comme les fantômes il apparaît, disparaît. Vous perdez sa trace, puis votre chemin. Vous maudissez l'animal, le monstre sorti de l'enfer et qui vous y conduit. Vous renoncez à le poursuivre.

Vous laissez à d'autres le plaisir de traquer la bête. D'autres — des chasseurs sachant chasser — la forceront dans sa retraite : ils finiront bien par la tuer.

En attendant, ils galopent. Transportez-vous avec eux en Poitou, dans la forêt de Coulombiers, où le chasseur s'appelle Raimondin. Raimondin est le fils du comte de Forez, et il est le neveu du comte de Poitiers, Émeric, qu'il accompagne et soutient, car chasser fatigue le vieil homme.

Ce qui le fatigue encore plus, c'est ce sanglier qui est apparu formidable sous les chênes, formidable et monstrueux. Et quand le monstre a plongé dans la forêt, la forêt sur lui s'est refermée.

Raimondin écoute son oncle ; il écoute le silence, que rien ne vient troubler, sinon un hennissement, son cheval qui s'ébroue, alors que l'alezan du comte n'a même plus la force de boire.

— Il n'en peut plus, le pauvre vieux.

— Votre cheval est épuisé, et vous n'êtes guère plus vaillant, mon oncle. Reposez-vous donc un peu. Je le poursuivrai, je le tuerai, ce maudit sanglier.

— Qu'il arrive, celui qui veut éprouver ma vaillance ! Mais je n'attendrai pas qu'il vienne, j'irai le chercher moi-même, et en enfer s'il le faut : le comte de Poitiers ne craint pas un fils de truie !

— Je veux bien rester ici, avec les chevaux, dit Raimondin. Et si le monstre surgit, que dois-je faire ?

— Saisis ton épieu.

— Et s'il fonce sur moi, s'il m'attaque ?

— Frappe-le à l'épaule, sur l'armure^[1].

Le comte descend de cheval, confie les rênes à son neveu et se dirige vers un fourré :

— Où allez-vous, mon oncle ?

— Du côté où j'ai entendu remuer les feuilles et craquer une branche. Souviens-toi, Raimondin : à l'épaule, sur l'armure. Et surtout, frappe fort.

Le comte pénètre, armé de son épieu, dans les fougères et sous les ronces.

Quand il reparaît, longtemps après, ce n'est pas le comte de Poitiers que Raimondin aperçoit, mais un sanglier, le sanglier énorme. Raimondin n'attend pas que le sanglier attaque, il s'élance, comme un brave, il lance son épieu et la bête tombe. Il la frappe à l'épaule, sur l'armure. Raimondin enfonce le fer, aigu et tranchant...

Égaré par la fureur, Raimondin ne voit pas que c'est son oncle qu'il abat ; il lui perce les entrailles.

Quand il réalise ce qu'il est en train de faire, il est trop tard : le comte de Poitiers est mort. Et devant un tel crime, il ne sert à rien d'accuser la fatigue, de crier à la sorcellerie.

Désespéré et ne sachant que faire, Raimondin erre toute la nuit dans la forêt. Dans sa folie comme dans un labyrinthe.

La forêt a sa fontaine, c'est la *Fontaine de Soif* aussi appelée *Fontaine des Fées*. Là se tiennent trois jeunes femmes, dont l'une est Mélusine. Mélusine est très belle, d'une blancheur éclatante. Pourtant Raimondin passe plusieurs fois devant elle sans la voir, sans l'entendre. Il n'entend que les hurlements de son oncle. Il le voit

éventré, baignant dans son sang. Toute la nuit il galope. Toute la nuit il refait son geste. Toute la nuit il retient son bras, et un sanglier énorme s'écroule, qui est Émeric, le comte de Poitiers. Au matin Mélusine l'arrête. Elle saisit le cheval par la bride, appelle le chevalier par son nom :

— Raimondin, je suis celle après Dieu qui peut t'aider le plus. Celle qui peut changer tes malheurs en joie. Je sais que tu as tué ton oncle par erreur. Je sais aussi que si tu acceptes de m'épouser, tu seras riche et puissant.

Mettez-vous à la place de Raimondin. Il a passé la nuit à galoper dans la forêt, à poursuivre un monstre dans ce qui ressemble à un labyrinthe, autrement dit il sort d'un cauchemar. Il a soif. Il ouvre un œil, et il voit une fontaine. Une fontaine près de laquelle se tiennent trois jeunes femmes, dont l'une est Mélusine. Elle lui offre de l'eau claire. Elle lui propose de l'épouser. D'oublier tous ses malheurs. Elle lui propose aussi la richesse et la puissance. Il ne se fait pas prier. Il dit oui sans hésiter. Et quand elle exige de lui la promesse de ne jamais chercher à la voir le samedi, il promet :

— Je promets de ne jamais chercher à te voir le samedi. Mais peux-tu me dire pourquoi ?

— Parce que le samedi, je travaillerai à augmenter ta fortune et ton prestige.

Raimondin promet, et de ne rien dire si par hasard, par malheur, il voit ce qu' il ne doit pas voir.

Les noces ont lieu. Elles ont lieu dans la forêt, près de la fontaine, et en présence d'une foule considérable. Bertrand, le nouveau comte de Poitiers, est là, et sa mère, et des dames, des chevaliers. Raimondin les remercie d'être venus si nombreux. Il se demande cependant comment les accueillir, et où, dans une forêt qui n'a pour richesse que sa fontaine. Mais c'est la *Fontaine des Fées*, vous vous en souvenez, et Mélusine veille sur lui. Mélusine veille à tout. Les tentes, les loges, les pavillons surgissent comme par enchantement, et les cuisiniers s'activent. La forêt est une immense cuisine ; c'est un palais qui brille, une ville qui bourdonne. Tout le monde s'affaire. Raimondin fait le service, avec les chevaliers. Les écuyers passent les plats. Les mets sont si nombreux qu'on ne peut les compter et les vins vous enivrent, rien qu'à les nommer.

— Vins d'Aunis, vin de La Rochelle qui chauffe les cervelles,

vin de Thouars et vin de Beaune, qui n'est pas de couleur jaune ; vin au miel, au romarin...

Les têtes tournent, et ce n'est pas fini : les invités ont d'autres merveilles à voir, d'autres sujets d'étonnement. Et d'abord, qui est cette femme si belle et si riche que Raimondin prend pour épouse ?

Raimondin évite leurs questions, les convie à un tournoi, où il surpasse ses adversaires et remporte un grand succès.

Le soir venu, on soupe, on danse, on chante. Puis on réalise qu'il est tard, qu'il serait bon d'aller dormir.

Quand Mélusine retrouve sous une tente son époux, elle lui dit son amour et sa reconnaissance :

— Mon très cher mari, je te remercie de l'honneur que m'ont fait aujourd'hui les tiens. Le comte de Poitiers voulait savoir qui était cette femme que tu épousais, il te demandait son nom, son origine, et toi, tu as su garder le silence. Je te répète que si tu tiens ta promesse, tu seras l'homme le plus puissant et le plus honoré. Mais si tu manques à ta parole - que Dieu t'en préserve -, toi et tes héritiers vous connaîtrez la ruine.

S'ils se marièrent, s'ils eurent beaucoup d'enfants, le conte ne s'arrête pas là. L'histoire de Mélusine ne fait même que commencer, avec les dix fils qui naissent, à intervalles réguliers.

Urien est le premier. Il a le visage trop court et trop large, un œil rouge et un œil vert, et les oreilles les plus grandes qu'on ait jamais vues à un homme.

Eudes possède une oreille plus longue que l'autre, et son visage est rouge feu.

Guyon est beau mais il a un œil un peu plus bas que l'autre.

Antoine a, qui lui barre la joue, une patte de lion aux griffes tranchantes.

Renaud n'a qu'un œil, placé tout en haut de la tête. Il est capable de voir un objet à plus de quatre-vingts kilomètres.

Geoffroy a une dent de sanglier qui sort de sa bouche de plus d'un pouce. C'est un géant, qui accomplit des exploits, et ces exploits effraient autant qu'ils éblouissent.

Fromont a sur le nez une petite tache velue, comme la peau d'une taupe, d'une fouine, ou encore d'un loup.

Horrible — c'est son nom — a trois yeux, dont l'un, au milieu du front, le fait ressembler à un cyclope. D'ailleurs il est formidablement grand et cruel : à trois ans, il a déjà tué — dévoré — deux de ses nourrices.

Mais oubliez cet ogre, et penchez-vous sur les deux petits derniers, Thierry et Raimonet. Deux poupons qui donnent envie de pouponner.

Ce que d'ailleurs fait Mélusine. Elle les allaite, elle les berce, elle les réchauffe. Mélusine est une mère. La mère de dix garçons. Elle est aussi à l'origine d'innombrables châteaux. Le premier à voir le jour, le premier château qui sort de terre, est celui de Lusignan. La famille — celle de Raimondin — a fait à Mélusine un très grand honneur en acceptant le mariage, en assistant aux noces : Mélusine, qui est fée — vous la verrez à l'œuvre, vous la verrez bâtir infatigablement —, la remerciera en édifiant cette forteresse.

La pierre ne manque pas, ni les ouvriers, que Mélusine paye régulièrement, tous les samedis, et gratifie de pain, de vin, de viande en abondance.

Mélusine est partout où l'on taille la pierre, où l'on coupe le bois. Et partout l'on défriche ; de Poitiers à La Rochelle, de Tiffauges à Pons, les routes se multiplient. Les voies romaines du Poitou, on les doit à Mélusine. Et le chemin de Niort à Parthenay. On lui doit le souterrain qui va de Lusignan aux arènes de Poitiers, et les arènes elles-mêmes, et tous les amphithéâtres, les aqueducs, les ponts de la région. On ne remerciera jamais assez la fée bâtisseuse.

Mais la bonne mère est capable de grandes colères. Elle le montre en Poitou, en Aunis et en Saintonge : à Châtelailon, au seigneur qui l'a insultée, et dont elle entreprend de démolir l'arrogant donjon.

Comme elle commande à la mer, elle lance ses vagues à l'assaut du château, renverse ses murailles. Mélusine qui fit Melle, Mélusine qui fit Vouvant, Mervent, et la tour et le bourg de Saint-Maixent, Mélusine qui construisit Parthenay et La Rochelle montre ici — à Châtelailon — qu'elle sait détruire : elle rase la forteresse de celui qui lui a refusé l'hospitalité, emporte les pierres une à une, pour bâtir ailleurs, à Maillezais, une abbaye.

De même qu'elle règne sur l'eau, de même elle s'ouvre le ciel : elle vole. Elle transporte les pierres dans sa *dorne*, dans son giron, c'est-à-dire dans son ventre. Et de son ventre naissent collines, tertres, dolmens, qui sont aussi les enfants difformes de Mélusine. Elle sème les pierres dans ses voyages. Les îles. Qu'elle arrache au continent, pour punir ceux qui l'ont offensée.

Raimondin, là où vous l'avez laissé, ne connaît que l'épouse charmante, que la mère généreuse. Il ne sait rien des voyages, des colères de Mélusine.

Pourtant, on raconte d'étranges histoires sur cette femme dont on ne sait qui elle est, d'où elle vient, d'où sont nés sa fortune et ses immenses pouvoirs. On colporte des bruits qui deviennent rumeur, une méchante rumeur : la femme que Raimondin a prise pour épouse se livrerait à la débauche. Voilà ce que cacheraient ses beaux sourires, ses douces paroles. Et elle ferait ça tous les samedis, tous les samedis la sorcière montrerait son vrai visage.

La rumeur parvient à Mervent, aux oreilles du frère de Raimondin, qui s'empresse de la lui répéter, *pour son bien*.

Fou de honte et de colère, Raimondin saisit son épée et se dirige vers la chambre où, le samedi, Mélusine a coutume de se retirer. La porte, comme tous les samedis, est fermée. Inutile d'insister, de chercher à l'enfoncer. La lourde porte résiste, et Raimondin attaque le mur avec son épée, il perce un trou. Un trou pour voir. Pour voir Mélusine nue. Elle se baigne dans un grand bassin. Elle peigne ses longs cheveux. C'est de l'or qui brille, un soleil qui ruisselle. Raimondin est ébloui. Il voit Mélusine qui lave son beau corps. Il voit ses fines mains, ses bras délicats... Il voit une queue énorme, une queue de serpent !

Raimondin rebouche le trou. Il voudrait oublier ce qu'il a vu. Oublier qu'il a regardé, qu'il a, en regardant, manqué à sa parole. Il va retrouver son frère, cette *gueule de fourbe*, ce *coquin*, il le maudit.

Mélusine a tout vu. Elle sait qu'il a regardé. Mais il n'a rien dit. Du secret qu'il a surpris, il n'a soufflé mot à personne. Le serment n'est donc pas rompu, et la vie peut continuer.

Et la vie continue. Geoffroy peut se regarder dans un miroir : il a toujours une dent de sanglier qui lui sort de la bouche de plus d'un pouce. Il est toujours le fils de Mélusine, un géant hardi et féroce. Tout cela lui vaut d'ailleurs le gentil surnom de Geoffroy à la Grande Dent,

et une réputation qu'il s'efforce d'honorer en bataillant et en massacrant à tour de bras. Il massacre d'autres géants, mais massacrera également son frère Fromont, qui est aussi bon que Geoffroy est méchant.

Quand on est méchant, comme l'est Geoffroy, on ne supporte pas l'autre, on n'accepte pas qu'il soit différent. Fromont a beau se dire son frère, lui dire que tous les hommes sont frères, Geoffroy en veut à celui qui est devenu moine à Maillezais. Il a *une dent contre lui*, et contre les moines qui ont écarté Fromont de ce qu'il estime, lui Geoffroy, être le droit chemin. Le plus court. Ce chemin va en effet, et sans musarder, de la parole aux actes, des menaces à la guerre. Ce chemin — le seul que Geoffroy connaisse — mène directement à Maillezais. Et il conduit à incendier l'abbaye, à massacrer les moines, à tuer son propre frère !

Raimondin reçoit la terrible nouvelle. Il laisse éclater sa colère ; il s'emporte et dénonce la femme qui enfanta ce criminel, la créature du diable :

— Ah ! très infâme serpente (à ces mots Mélusine s'évanouit), tu n'as porté que des monstres. La seule chose bonne qui soit née de toi et qui compte pour moi, c'est Fromont, et l'on m'apprend sa mort. Ce crime est l'œuvre du démon.

Raimondin a parlé. Il regrette ses paroles, mais en vain. Le mal est fait. Non seulement il a percé le secret de Mélusine, mais voilà qu'il le crie, que tout le monde maintenant en est averti. Tout le monde sait la vérité, l'*infâme* vérité. Tout le monde sait ce qu'est Mélusine, le monstre que cache sa beauté.

Mélusine ne peut supporter que son époux rompe ainsi son serment. Il a vu ce qu'il ne devait pas voir, et il a dit ce qu'il ne devait pas dire. Celle qu'il a trahie ne peut rester plus longtemps avec lui, dans ce monde. Raimondin a découvert le monstre, et il l'a révélé : Mélusine n'a plus qu'à disparaître.

Alors, rassemblant son courage, ses idées, elle s'adresse à Raimondin, à celui qui n'est plus que pour quelques instants son mari, elle fait ce récit :

— Hélinas était mon père, il était roi d'Écosse. Il chassait le cerf dans une forêt proche de la mer. Soudain la soif le prit, il chercha où boire. Il chercha sous les arbres et dans sa mémoire. Il se souvint d'une fontaine. Il y mena son cheval. Ou plutôt son cheval le conduisit

à l'endroit — une clairière — où autrefois une source avait jailli. La source était là, son murmure familier. La source murmurait, ou bien les chênes, les grands chênes qui l'entouraient. Et dans ce murmure Hélinas reconnut sa voix. Et dans cette eau Hélinas reconnut ses yeux. Hélinas aima tout de suite Présine, et il l'épousa.

« Présine l'attendait. Elle voulait ce mariage ; elle voulait aussi que le roi prêtât serment, qu'il ne cherchât pas à la voir en couches.

« Hélinas promit, et il ne tint pas sa promesse. Poussé par la curiosité et par une affection que vous trouverez, toi et les autres humains, parfaitement légitimes, il pénétra dans la chambre où sa femme venait d'accoucher, et il la vit qui baignait ensemble ses trois filles à peine nées.

« Le serment était rompu. Présine disparut, m'emmenant avec Mélior et Palestine dans l'île d'Avallon. Une île très belle et très lointaine, où règne sa sœur, la fée Morgane. Une île où les pommiers poussent en abondance, et en toutes saisons. Une île où le printemps est éternel.

« Là-bas, nous grandîmes. Quand nous eûmes quinze ans, Présine nous apprit la faute de notre père, comment il avait manqué à sa parole. Et, pour nous instruire, elle nous donna des cours de magie.

« Fortes de ce pouvoir, et croyant bien faire, moi et mes sœurs nous décidâmes de châtier notre père, en l'enfermant dans une montagne dont le nom, *Brumborenlion*, est aussi difficile à dire qu'à trouver sur la carte.

« Nous voulions montrer notre amour à notre mère : nous ne fîmes que déchaîner sa colère.

« Présine nous maudit. Elle envoya Mélior en Arménie, dans un château. Mélior y vit comme un oiseau en cage, comme cet épervier qu'elle garde et dont elle est captive.

« Palestine ne connut pas meilleur sort, dans ce *Mont Perdu* des Pyrénées, où elle reste attachée à la garde du trésor de notre père.

« Mais la plus terrible des malédictions, c'est sur moi qu'elle s'abattit. J'avais eu la méchante idée d'enfermer mon père, je serais à mon tour prisonnière, prisonnière d'une forme monstrueuse. Femme jusqu'au samedi, et le samedi un monstre : une femme avec une énorme queue de serpent !

« Pourtant, si un homme me prenait pour épouse et promettait de ne jamais chercher à me voir le samedi, si, découvrant le monstre que j'étais, il ne le révélait à personne, je vivrais comme n'importe quelle femme, et je mourrais comme n'importe quel mortel.

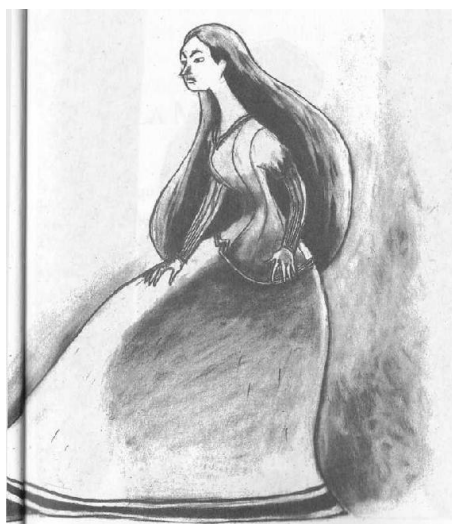
« Moi, je voulais vivre et mourir comme les autres humains, voilà pourquoi j'attendais près de la fontaine. J'attendais l'homme qui me sauverait en m'épousant.

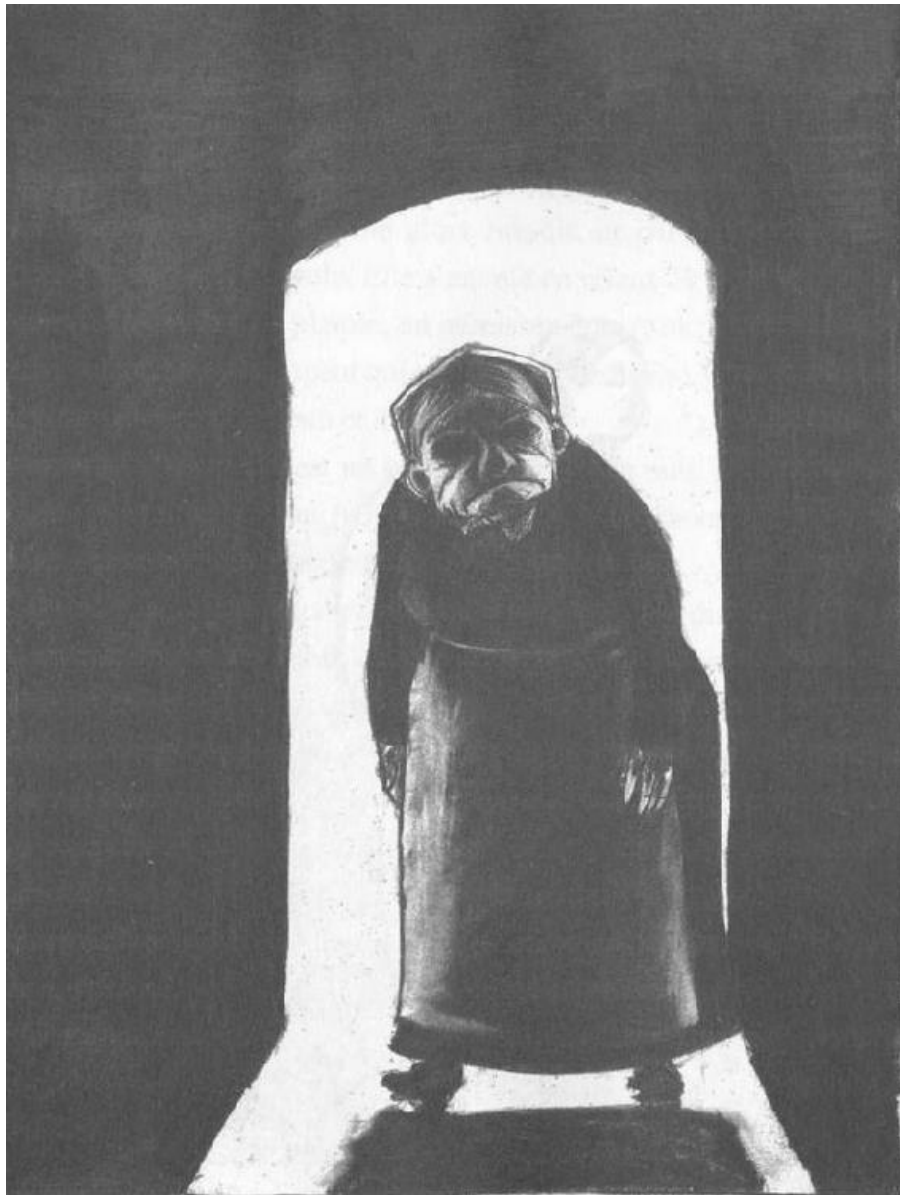
« Cet homme, je l'ai rencontré quand il était dans la détresse. Je l'ai arraché à son désespoir, je lui ai tout donné. Hélas, il m'a trahie. Je ne serai pas sauvée de mes peines, de mes tourments. Je ne vivrai pas comme les autres femmes, je ne mourrai pas, et je ne serai pas ensevelie en l'église Notre-Dame de Lusignan. On ne dira pas de messes pour moi, on ne priera pas pour le salut de mon âme. En parlant, en manquant à sa parole, l'homme qui m'a épousée m'a replongée dans la sombre pénitence que j'ai longtemps connue, pour prix de ma faute. Et cette pénitence, je devrai la supporter jusqu'au jour du Jugement, parce que toi, Raimondin, tu m'as trahie.

Mélusine alors bondit, et par la fenêtre s'envole. Elle s'envole en criant. Et ce cri est une plainte, un gémissement. Aussi long que le serpent qui vole, qui fait trois fois le tour du château et disparaît.

C'est un cri qu'on entend la nuit, les nuits de cauchemar, une plainte passe devant votre fenêtre, elle part, elle revient.

Les nourrices, dans leurs contes, disent que c'est Mélusine, qu'elle revient voir ses deux petits derniers, Thierry et Raimonet. Mélusine est une énorme serpente, longue de près de cinq mètres, et qui vole. C'est aussi une femme qui appelle, une mère qui veut allaiter ses enfants, les bercer, les réchauffer. Les nourrices le disent. Elles le disent, mais pas trop fort : la tempête se déchaîne si vite, qui fait danser les pierres...





La Mère Misère

Celle qu'on surnomme la mère Misère n'a pas toujours vécu là, dans sa petite maison au bord de l'océan.

Elle n'a pas toujours regardé la mer qui sans fin se retire, elle n'a pas toujours pataugé dans la vase.

Elle n'a pas toujours couru les rochers, sali ses pauvres

vêtements à décrocher une huître, à cueillir des moules dans les parcs où on les cultive.

Elle n'a pas toujours guetté le moment, très bref, où le marché, un peu après midi, abandonne la place, où les commerçants, remballant leur marchandise, oublient ici une moitié de crabe, jettent là une poire abîmée, avant que les balais n'entrent en scène, avant que ne disparaissent, à grands jets d'eau, les reliefs de la fête.

La mère Misère n'a pas toujours fouillé les poubelles de La Rochelle, mendié dans ses rues.

Avant d'arriver là, avant de s'installer dans le désespoir, elle habitait dans l'est de la France, dans les Vosges, exactement à Épinal, où on l'appelait « la femme aux drapeaux ».

« La femme aux drapeaux portait un tailleur noir — qui avait vieilli, comme elle, et rétréci — et surtout des cocardes, des petits drapeaux bleu-blanc-rouge. Elle les déposait à côté de la gerbe officielle, le 11 Novembre, chaque fois que l'on commémorait un événement ou célébrait une victoire. Elle défilait avec le défilé du 14 Juillet, restait au garde-à-vous devant le monument aux morts, tandis que la musique militaire interprétait la *Marseillaise*.

Quand on la voyait avec ses cocardes, ses drapeaux tricolores, écoutant figée l'hymne national, on songeait aux soldats de plomb, qui faisaient alors la joie des enfants, et le bonheur des marchands de jouets.

On ne donnait pas d'âge à « la femme aux drapeaux ». On l'avait toujours vue, et toujours pareille : un bout de femme, très digne.

On disait d'elle qu'elle avait tout perdu à la guerre, et c'était vrai. Son mari était mort à la Grande Guerre, et son fils au début de la Seconde Guerre mondiale : le premier, fauché par un obus, le second en pleine mer, dans le bateau qui l'emportait en Angleterre.

Elle avait tout perdu, sauf l'espoir.

En fait, « la femme aux drapeaux n'avait jamais cru à la mort des siens. Elle espérait au contraire leur retour, elle l'attendait. Et, comme ceux qu'elle attendait tardaient à revenir, elle allait au-devant d'eux. Elle était de tous les défilés. Mais de cet espoir elle ne disait rien, de cette quête elle ne montrait rien, et si elle cherchait le mari, le fils parmi les soldats qui marchaient, ses yeux restaient fixes et sans expression.

Cette femme portait ses cocardes, ses drapeaux, comme d'autres le deuil.



Un jour pourtant, fatiguée d'attendre, et entendant une chanson qui parlait de bateau, d'un bateau perdu et qui cherchait un port, elle entreprit de retrouver son fils.

Elle chercha elle aussi un port, sur la carte : son doigt s'arrêta sur La Rochelle. Elle rassembla ses maigres économies et partit.

Elle trouva, près de La Rochelle, une petite maison qui correspondait à ses moyens et répondait à son attente. Elle avait peu de murs et beaucoup de ciel. En plus, elle ouvrait sur la mer.

La mer lui avait pris son fils, elle finirait bien par le lui rendre.

Mais la mer n'avait rien à donner, que ses poissons à ceux qui lançaient leurs filets. Rien à donner que ses fruits, et ils étaient réservés à ceux qui les cultivaient.

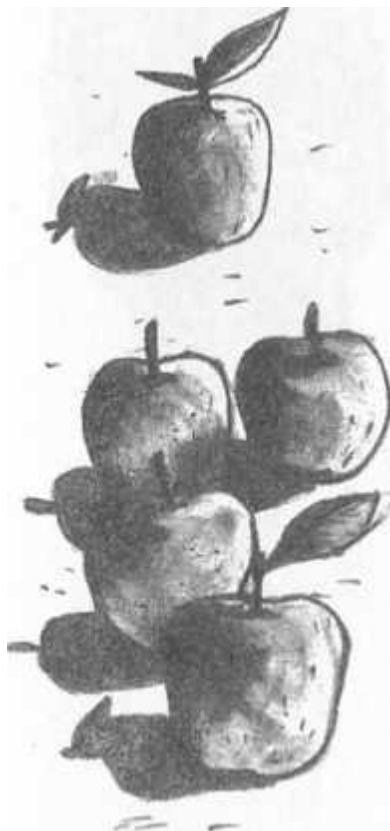
Or la pauvre femme ne pêchait pas — ou, par hasard, des crabes -, et les parcs à huîtres, les champs de moules étaient propriété interdite.

Quant à son pommier, qui aurait fait sa fierté, peut-être même sa richesse, s'il avait donné des pommes, eh bien ! son pommier restait sec. Et sourd à ses appels. Comme la mer.

Celle que l'on appelait maintenant la mère Misère avait beau attendre dans le sable, courir dans les rochers, aller jusqu'à la digue, elle ne voyait rien venir. Pas un bateau à l'horizon.

Alors elle réclama la Mort. Mais la Mort ne voulut pas d'elle. La Mort qui cherche partout, sans cesse, à accroître son domaine, n'avait que faire de la pauvre maison, du vieux pommier de la mère Misère.

Dans l'île qui brillait en face, l'île de Ré, habitait une sorcière nommée Morgain. La mère Misère se rendit chez elle et lui conta son histoire :



— Mon mari est parti à la guerre. Mon fils l'a rejoint. Il est dans un bateau, que je ne vois pas arriver. Quant à mon pommier, cela fera le troisième printemps, bientôt, qu'il oublie de fleurir...

Quand vient le printemps, le pommier se couvre de fleurs. Et, à la saison, il croule sous les pommes.

Malheureusement, si Morgain a entendu la mère Misère, si elle a exaucé son vœu, elle n'a pas prévu que des garnements lui déroberaient ses pommes.

La mère Misère a beau les chasser avec son balai, elle ne les décourage pas : tous les jours ils grimpent à l'arbre et lui volent ses pommes.

Et, à force, elle ne les effraie même plus, elle ne parvient même plus à les déloger : à ses menaces, ils répondent par des rires, ou font tomber sur elle, sur la *vieille sorcière*, une pluie de trognons. La mère Misère s'en retourne dans l'île, où habite *Morgain* :

— Madame, je vous en supplie, empêchez ces garnements de me

voler mes pommes. Laissez-moi ma récolte.

Le soir même, des gamins escaladent son mur, se suspendent aux branches du pommier, font effort pour se hisser...

Aussitôt les petits voleurs sont pris. Une main invisible les retient. Ils restent ainsi suspendus toute la nuit. Quand le jour se lève, les sortilèges cessent. Les enfants descendent de l'arbre, jurent de ne pas recommencer. Ils découragent également ceux que tentait l'aventure, ceux qui projetaient d'escalader le mur. Le pommier de la mère Misère est enchanté, et nul ne songe plus à en dérober les fruits.

Ils sont magnifiques, ces fruits, dorés à souhait et tellement savoureux. La mère Misère en remplit ses paniers, ses placards.

Elle retrouve, avec ses pommes, le goût de vivre. L'espoir. L'espoir qu'un bateau apparaisse à l'horizon, qui ramènera son fils. Elle espère. Elle attend.

Elle n'attendait pas celle qu'elle voit pousser la porter du jardin, marcher vers la maison. Celle-là, avec sa robe noire, avec son voile noir, elle la reconnaît, c'est la Mort. La Mort s'est invitée. Elle passait justement par là. Elle a vu la lumière. Elle s'est dit que sa vieille amie réclamait une fois de plus son aide.

La mère Misère, en la voyant entrer, songe à la solitude du tombeau, la peur l'envahit.

La Mort à ce moment aperçoit le pommier, tous ces beaux fruits la tentent.

Elle se dirige vers l'arbre, attrape une branche, la plie...

La mère Misère assiste à la scène sans pouvoir l'empêcher, ni par un geste, ni par un mot. Un mot pourtant suffirait, Morgain, il suffirait de l'appeler. Il suffirait, si rien ne sort de sa bouche, d'y penser très fort. De penser que Morgain peut empêcher la Mort d'accomplir son forfait. La mère Misère y pense. Très fort.

Et Morgain sûrement l'entend, et Morgain sûrement l'exauce, puisque la Mort reste suspendue à la branche. Comme les petits voleurs. Comme la voleuse qu'elle est.

— Délivre-moi, implore-t-elle, je te donnerai tout ce que tu voudras.

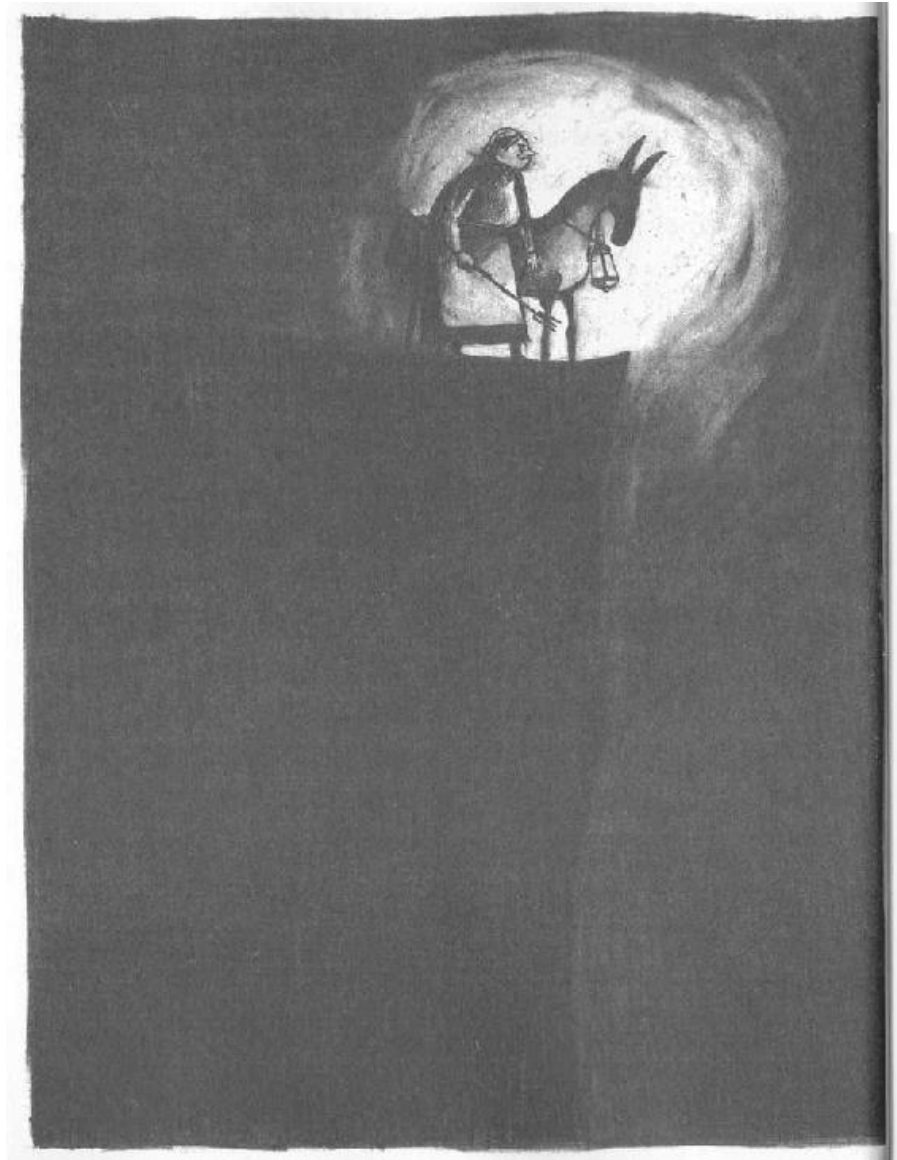
— Me laisseras-tu vivre, dit la mère Misère, si je te laisse partir ?

— Je te laisserai sur terre aussi longtemps que durera l'humanité.

Ainsi fut fait, et c'est pourquoi la misère existe, c'est pourquoi elle est éternelle.

Cependant le pommier garda le miracle de ses fleurs, la beauté de ses fruits, et voilà aussi pourquoi l'espoir sans cesse renaît dans le cœur des hommes, pourquoi le printemps revient toujours après l'hiver.





La Raynelle

Dans l'île de Ré, où l'histoire et la légende se mêlent comme la terre et le ciel, comme le feu et l'eau, on se souvient avec effroi de celle qu'on appelait la Raynelle. Reine, elle l'était sans doute, puisque comme les reines elle passait son temps à régner. Sur la nuit et sur ses rivages, qu'elle contrôlait sans répit. Ces plages immenses étaient son territoire, et tout le varech^[2] arrivé était pour elle.

Quand il échouait en abondance, aux marées d'équinoxe, elle ramassait les algues, goémons, fucus, dont on engraisait les champs. Quand elle avait ratissé la grève, elle s'aventurait dans les vagues, plongeait toujours plus loin, toujours plus profond son trident. Elle péchait, et rien n'aurait pu l'arrêter. Ni les paquets d'eau qui lui battaient les cuisses, ni la peur, lorsque la marée montait et que la Raynelle flottait soudain comme bouchon.

Sa cueillette terminée, elle rapportait son butin, en chargeait l'âne qui attendait et supportait patiemment son fardeau.

La Raynelle devait posséder des terres, mais on ne savait où les situer. Elle ne cultivait pas davantage les moules, les huîtres. La Raynelle était une paysanne sans terres, et qui ne cultivait rien.

Elle vivait du produit de ses pêches, de ses cueillettes, et à la mer elle demandait toujours plus. Depuis la mort de son mari. C'était au temps des premiers vapeurs, le navire revenait de Saint-Domingue chargé de sucre, de café, d'indigo, quand il heurta *le mauvais rocher*. La Raynelle avait maudit le pertuis d'Antioche^[3], où tant de navires avaient fait naufrage. Puis elle avait maudit la mer, qui lui avait ravi son époux. Elle n'avait jamais cru à la mer, à son infinie générosité. Elle la jugeait au contraire mesquine et, comme ceux qui reprochent à autrui leurs propres défauts, elle disait la mer avare.

La Raynelle habitait une de ces maisons basses, bâties pour résister au vent, construites loin des regards. Robuste, comme sa ferme, elle ne sollicitait l'aide de personne, et sa nature farouche lui faisait fuir la compagnie. Ses voisins le lui rendaient bien : ils allaient répétant que la vieille était âpre au gain, qu'elle cachait ses économies sous son matelas, ou dans les piles de draps, et qu'il devait y avoir là un fameux magot.

De chez elle rien ne sortait, que la fumée, et si peu. Elle n'achetait rien, ne recevait personne, et sa maison était toujours fermée, comme son visage.

La Raynelle était son nom, ou son surnom, mais on ne donnait pas d'âge à celle qu'on appelait le plus souvent *la vieille*.

Ou encore *l'araignée*. Mais le rire n'empêchait pas la peur qu'inspirait cette femme qui passait son temps à ourdir ses projets, à tendre ses filets, à promener partout son crochet.

L'araignée crachait sur la vie, à commencer par la sienne !

La mer lui avait volé ce qu'elle avait de plus cher : elle lui ferait payer son crime. Elle se rembourserait en lui arrachant ses trésors, et elle se vengerait des hommes, de leur indifférence, en tirant profit de leur malheur.

Un malheur qu'elle n'hésita pas à provoquer, à plusieurs reprises, en faisant, comme on dit dans l'île, *tanguer l'âne*.

Certaines nuits en effet, la Raynelle installait son âne à proximité du rivage et, après lui avoir légèrement entravé les pieds par une corde, elle lui attachait au cou une lanterne allumée. L'animal se mettait alors à tanguer, et la lanterne qui oscillait ressemblait de loin à un fanal^[4]. Induits en erreur par ce signal, les navigateurs croyaient suivre un bateau, un passage navigable, et ils se dirigeaient sur la côte, où le navire se fracassait.

La Raynelle pillait ainsi les épaves et tirait fortune des naufrages qu'elle causait.

Elle trouvait toujours de quoi soutenir son chai^[5] — des mâts qui feraient des poutres ou des étais^[6] —, de quoi le remplir — du vin, du rhum et même des peaux de castor en provenance du Canada.

Elle avait goûté au plaisir du pillage, elle avait toujours faim de rapines.

Une nuit, la tempête sifflait dans sa tête, et le toit grinçait à lui faire perdre la raison. La Raynelle sauta tout habillée du lit, préparée pour la tourmente et avide d'en ramasser les fruits. Coiffée de sa capeline de laine, une blouse de grosse toile serrée à la taille, des galoches aux pieds, elle tua la chandelle^[7]. Mais elle n'éteignit pas la flamme dans ses yeux, l'envie qui la brûlait. Munie du trident qu'elle plongeait dans les vagues pour y cueillir le varech, elle courut affronter la nuit. Elle aimait ce combat, ce corps à corps avec le vent, avec la pluie. Elle aimait le feu, quand il dansait sur l'eau, quand, s'arrachant à cette terre qu'elle détestait, elle se hissait sur la dune pour voir la mer embrasée, la coque éventrée, tous ces débris poussés par les courants, ou par une main qui ne pouvait être que celle de la Providence.

La Raynelle dévala le sable et se précipita vers les monceaux de varech, détachés des grands fonds, qui envahissaient la grève. Elle délaissa cette cueillette facile pour s'aventurer loin, dans les vagues, dans l'espoir d'accrocher une poutre, une planche, en attendant mieux.



Elle plongeait son trident plusieurs fois dans les algues, puis elle fouilla avec ses mains les paquets gluants. Il y avait là des goémons, des fucus, mais aussi des vêtements, en lambeaux, et des chairs, oui, sa main qui cherchait venait de rencontrer un corps ! Un corps gonflé, dont le visage à moitié mangé était objet d'épouvante. La Raynelle en avait vu d'autres : elle poursuivit son horrible besogne. Elle prit au noyé sa montre, une très belle montre, avec sa chaîne. Elle lui déroba aussi une boucle de col en or et la bourse remplie d'écus qu'il tenait dans sa main. Enfin, quand elle aperçut la bague enrichie de brillants, elle n'hésita pas une seconde : elle saisit le doigt, commença à tirer...

La plage, cette nuit-là, fut le théâtre d'un hideux prodige. Tandis que la Raynelle retirait le bijou, une autre main surgit de l'eau et vint s'abattre sur la joue de la misérable. Une gifle formidable, qui la fit basculer, ou plutôt chavirer, tels ces navires qu'elle prenait tant de plaisir à voir couler. Elle sombra. Et son corps vint rejoindre le

cadavre qu'elle dépouillait. La vieille à ce contact retrouva ses esprits et tenta d'échapper à ce cauchemar, de sortir au moins la tête de l'eau. En vain. Les deux corps restaient mêlés, comme le varech et le sable, ils ne faisaient plus qu'un : un monstre vomé par l'eau, et qui y replongeait sans cesse.

La Raynelle fut sauvée par la marée. La mer se retira, découvrant l'horrible étreinte, dont la Raynelle essayait vainement de se délivrer. Dans un sursaut elle s'arracha à ces bras, à ces yeux vides qui la fixaient, elle voulut courir. Mais ses jambes se dérobaient, le sable qu'elle escaladait glissait sous ses pieds.

Elle grimpait, et toujours une main s'abattait, qui la faisait tomber.

Elle réussit, après maintes tentatives, à passer la dune, à effacer en marchant dans l'herbe rase, dans les bois, l'abominable vision.

Elle retrouva le chemin du village, le chemin de sa ferme.

Elle ne retrouva jamais celui de la raison.





La Petite Sardine

Les pêches ne sont pas toujours miraculeuses. Il arrive même que l'on passe des jours et des jours sans rien prendre. Alors on se retrouve un matin le ventre vide, aussi vide que le filet que l'on remonte. On n'a rien d'autre à donner à sa petite fille que ces mots :

— Tu as faim, c'est bien triste. Mais le boulanger ne veut plus

nous faire crédit d'un seul pain. Le poisson est de plus en plus rare, et il ne se vend pas. Ton père demande partout du travail, mais il n'y a pas de travail. Quand il propose ses services, on lui dit qu'il est trop vieux, qu'on n'a pas besoin de lui. Toi, tu es jeune, Antonine, tu auras peut-être plus de chance.

Antonine écoute sa mère, elle cherche de l'ouvrage. D'abord dans son village de Chaucre, puis dans tous les villages de l'île, dans chaque maison. Elle s'offre à réparer les filets. Elle montre ses petites mains, qui restent malheureusement toujours vides.

L'île d'Oléron est grande, et la fillette n'en finit pas de proposer ses services. Enfin elle arrive au port de La Cotinière, où un vieux pêcheur, examinant ces mains, conclut qu'elles travailleront bien et pour pas cher.

Antonine emporte les filets chez elle, où sa mère lui montrera comment les réparer.

Sa mère est bien à la maison, mais elle dort. Sans doute pour oublier sa misère, et parce qu'on lui a dit qu'un bon somme vaut un bon repas.

Antonine s'active comme elle peut, autant qu'elle peut, et sans faire de bruit. Et quand midi sonne au clocher du village, elle prie pour que les cloches s'envolent, pour que son ventre ne crie pas trop, pour que la faim ne réveille pas sa maman.

À deux heures, elle a fini de réparer son filet, elle court chercher ses vingt sous. Vingt sous, c'est son salaire. C'est aussi le prix d'un morceau de pain.

Cette fois, le boulanger lui donne une belle moitié de miche, et un sourire plus franc que d'habitude. Il l'appelle même Mademoiselle Antonine.

Et c'est vrai qu'elle a l'air d'une demoiselle, avec son pain qui croustille, à la mie encore chaude, une demoiselle qui découvre son visage dans le miroir d'eau calme entre les rochers. Mais elle n'a pas l'habitude ni le temps de s'admirer. En revanche, elle s'attarde volontiers dans les rochers, où sous le tapis d'algues, dans les creux, se cache peut-être un crabe, un beau tourteau qui ferait un festin, avec le pain, qui serait une fête.

À onze heures du soir, il fait noir, et Antonine ne pense pas à sa mère qui s'inquiète. Elle contemple le trou d'eau dans les rochers,

cherche des yeux la petite sardine qui est apparue tandis qu'elle guettait son tourteau, et puis a disparu.

L'eau est profonde, comme la nuit, où l'on voit briller les étoiles, et dans cette eau soudain Antonine aperçoit la petite sardine qui scintille, ses écailles bleues merveilleuses. Antonine contemple la nuit, elle l'écoute, et c'est une petite sardine qui parle, une petite sardine qui lui dit :

— Antonine ! Antonine ! Tu me vois ?

— Je te vois.

— Tu m'entends, Antonine ?

— Je t'entends, petite sardine.

— Qu'attends-tu ? Que veux-tu ?

— Oh ! je suis bien malheureuse : j'ai réussi à gagner un peu de pain, mais je n'ai rien à manger avec. Or je me suis dit, en passant, qu'il y avait sûrement un crabe de caché sous les algues, dans un creux, que mes pauvres parents seraient heureux de me voir revenir avec ma moitié de miche et mon beau tourteau.

— Écoute-moi bien, Antonine, et fais comme je te dis. Rentre chez toi. Tape trois coups sur la table avec le petit bâton que voici. Tout ce que tu demanderas, pour toi et pour les tiens, tu l'auras. Et si tu souhaites mon aide, viens quand tu veux : je serai là.

Antonine rentre chez elle, trouve ses parents en pleurs :

— On te cherchait partout. Où étais-tu passée ?

— J'ai réparé un filet, j'ai gagné vingt sous et j'ai acheté du pain avec. Puis j'ai été dans les rochers pour essayer d'attraper un crabe. Là, dans un trou d'eau, j'ai vu une petite sardine qui brillait. Elle avait des reflets bleus merveilleux. Elle m'a parlé. Elle m'a dit de taper sur la table avec ce bâton, que j'aurais tout ce que je voudrais.

— Essaie donc, dit le père, demande avec ton bâton une bonne soupe et du lard !

La petite fille tape trois fois, et une bonne soupe fumante apparaît sur la table, avec du lard et du fromage.

La nuit est comme la mer, elle noie tout, les joies comme les

peines. Elle efface les traces de l'attente, fait oublier le temps. Et quand on va se coucher, après ce bon repas, on ne sait pas quelle heure il est, ni de quoi sera fait demain.

Le lendemain, on mange les restes du souper. Le père dit :

— Si seulement on avait un bon coup de vin à boire ! C'est ça qui me ferait plaisir !

Aussitôt on entend un bruit du côté du chai, un bruit de roues sur le gravier, de quelque chose de lourd qui roule, que l'on roule. Antonine se lève prestement, colle son nez à la vitre, écarte la buée : par la porte entrouverte du chai, on aperçoit une barrique, avec un robinet. Elle court tirer du vin, en rapporte un pichet à son père.

Sa mère tend son verre. Elle goûte ce vin qui coule de si belle couleur, en apprécie la fraîcheur. On dirait une source, une source qui réchauffe. Mieux que la soupe. Et qui, plus que la soupe, paraît inépuisable.

L'euphorie envahit la maison : on rêve soudain d'abondance, de richesses qui ne tariraient jamais.

Le père ne maudit plus l'avare océan, il ne voit plus que la mer aimante, qui dans son infinie générosité prodigue les bienfaits.

— Antonine, lui dit sa maman, je n'aimerais pas que tu retournes dans tes rochers. Ils sont tellement glissants, avec toutes ces algues, tu pourrais te faire mal. Et quand ma petite fille a mal, tu sais comment je suis, je souffre avec elle. Elle a beau être éloignée de moi, je sens sa douleur comme si elle était tout près, comme si c'était la mienne.

— On t'aime tellement, poursuit le père, on a tellement peur qu'il t'arrive malheur. Surtout ta mère, elle est toujours inquiète quand elle te sait loin, toute seule, comme hier soir. Elle était morte d'angoisse.

— Oui, approuve la mère, et je ne voudrais pas connaître ça à nouveau ce soir...

— Non, maman, proteste Antonine, ce soir tu dormiras tranquille, ce soir je me coucherai tôt.

— Pourtant, reprend la maman, si j'ai bien compris ton histoire, la petite sardine t'a dit de venir quand tu voudrais, de lui demander ce

que tu souhaiterais. Va donc lui demander des vêtements, nous n'avons plus rien à nous mettre. Mais fais bien attention à toi, évite de glisser sur les rochers. Tu sais que j'en mourrais.

Antonine retourne à ses rochers, à ce qu'elle appelle, quand elle y songe — et elle y songe sans cesse —, *la mare*.

La *mare* est profonde, comme la nuit, et il y a là, qui brille, une petite sardine qu'elle connaît bien, et qui la reconnaît :

— Antonine ! Antonine ! Tu me vois ?

— Je vois des écailles qui brillent, des reflets bleus merveilleux.

— Je suis dans mon petit *pertuis*^[8]. Antonine, que veux-tu ?

— Des vêtements. Nous n'avons plus rien à nous mettre.

— Rentre chez toi, tu trouveras autant de vêtements que tu veux.

Quand elle revient chez elle, il fait à peine nuit et ses parents sont endormis : son père est allé se coucher et sa mère s'est assoupie sur sa chaise.

Le lendemain matin, quand on ouvre les yeux, on découvre des habits sur le lit, de magnifiques habits. Il y en a sur les chaises, dans le placard, il y en a partout.

Antonine dort encore, sa mère la secoue :

— Regarde, Antonine, regarde ces beaux habits que tu nous as obtenus. Ils sont splendides, n'est-ce pas ? Surtout cette robe-là. Tu ne trouves pas qu'elle me va à ravir, que j'ai l'air d'une dame ?

— Oh ! si, maman, tu es très belle, et la petite sardine est très gentille. Mais j'ai mal dormi, cette nuit, tout le temps une étoile brillait, et elle me parlait.

— C'est ta chandelle, petite étourdie, tu as oublié de l'éteindre.

— Je pensais aux vêtements que j'avais demandés, maman, j'y ai pensé toute la nuit.

— Ne me dis pas que tu es fatiguée. Il fait jour. Il est l'heure de se lever. Et tous ces beaux habits, il faut les ranger.

— Oui, maman, j'arrive.

— C'est bien. Mais tu vois, Antonine, ces beaux habits, eh bien ! je ne sais pas où les mettre. Notre maison est si petite. Si pauvre. Jamais on n'aura la place de les ranger. Qu'en penses-tu, Antonine ?

— Je ne sais pas, maman, je ferai comme tu voudras.

— Bien. Tu iras donc voir ta petite sardine et tu lui demanderas une belle maison, pour ranger tous ces beaux habits. Mais fais attention, tu sais que ta maman qui t'aime tremble toujours pour toi.

— Un accident est si vite arrivé...

— Oui, tu me tuerais.

Antonine retourne à ses rochers, à sa mare. Une mare, se dit-elle en évitant de glisser sur les algues, c'est la mer en plus petit, c'est la mer en plus noir, et dans ce noir une seule étoile brille. Elle ne brille que pour elle.

— Antonine ! Antonine ! Tu me vois ?

— Je ne vois que toi.

— Je suis dans mon petit *pertuis*, Antonine. Que veux-tu ?

— Les vêtements sont si nombreux, et notre maison est si petite.

— Ils sont si riches, et elle est si pauvre. C'est cela ? C'est une belle maison que tu veux ?

— Oui, c'est cela qui ferait plaisir à ma maman.

— Retourne chez toi, Antonine, et dors bien. Demain tu te réveilleras dans une belle maison.

Le lendemain, lorsque Antonine ouvre les yeux, elle découvre qu'elle a dormi dans un grand lit, dans une belle chambre. Et lorsqu'elle ouvre les rideaux de sa chambre, elle découvre qu'elle habite maintenant dans un château, avec un parc autour. Dans le château on s'active, on prépare le réveillon de Noël. Et dans le parc une voiture attend, les chevaux piaffent.

La voiture les emmène en ville, ses parents et elle. Sa mère a mis sa belle robe, elle ressemble à une dame. Quant à son père, que personne ne connaît — ou plutôt ne reconnaît — à Saint-Pierre, il

salue tout le monde.

Le ciel est bleu en cette veille de Noël, mais le froid est vif. Un mendiant qui grelotte sous ses loques s'approche de la dame et tend la main :

— J'ai froid, madame, j'ai faim : aidez-moi, par pitié.

— Laisse-moi passer, miséreux, ôte-toi de mon chemin. Je n'ai pas de temps à perdre avec toi !

Et elle ne lui donne pas la moindre pièce, pas le plus petit sou.

Le réveillon est comme un rêve éveillé, une fête pour les yeux et pour le palais.

Le réveil est d'autant plus brutal, quand ils ouvrent les yeux sur leur pauvre maison, et qu'ils ne découvrent, à la place des beaux habits, que leurs vieux vêtements.

— Il faut que tu y ailles, Antonine, que tu lui demandes. Dépêche-toi !

Antonine retourne à ses rochers, elle interroge *la mare*. Mais la nuit se tait, la petite sardine ne brille pas.

— Petite sardine, où es-tu ?

— Je suis dans mon petit *pertuis*. Tu ne me vois pas ?

— Non. Je cherche la lumière.

— C'est pourtant facile à comprendre.

— Éclaire-moi, je t'en prie.

— Demande à ta mère, elle t'expliquera.

— Ma mère pleure ses beaux vêtements, elle cherche son château.

— Ta mère n'est pas généreuse. Hier, quand elle faisait ses courses pour le réveillon, un mendiant l'a abordée. Tu t'en souviens, Antonine. Ce mendiant qu'elle n'a pas voulu secourir, c'était moi. Moi qui vous avais tout donné. Eh bien ! j'ai voulu vous punir, je vous ai tout enlevé. Mais comme je t'aime bien, Antonine, et que je n'en veux pas à ton père, je vous laisserai une petite ferme, avec une vache, un

cochon et quelques brebis. Voilà pour vous. Vous travaillerez, et vous aurez juste de quoi manger.

La voix s'éteignit. Antonine appela, chercha en vain la petite sardine.

La nuit recouvrit les rochers, noya tout, même les plus beaux souvenirs.

Antonine oubliait la mare — du moins le croyait-elle —, quand elle entendit au marché une étrange histoire. Des gens d'Oléron — il y avait parmi eux un gardien de phare — racontaient à la marchande de fromages qu'ils voyaient parfois, et de plus en plus souvent, un beau bateau doré.

— Si on avait été dans le désert, disait un homme qui avait beaucoup voyagé, on aurait pu croire à un mirage. Mais là, si près du rivage, c'était un rêve qu'on pouvait presque toucher.

— Ce bateau, pourtant, objectait un vieux marin, ne se laissait pas approcher. Et il ne venait jamais mouiller dans un port.

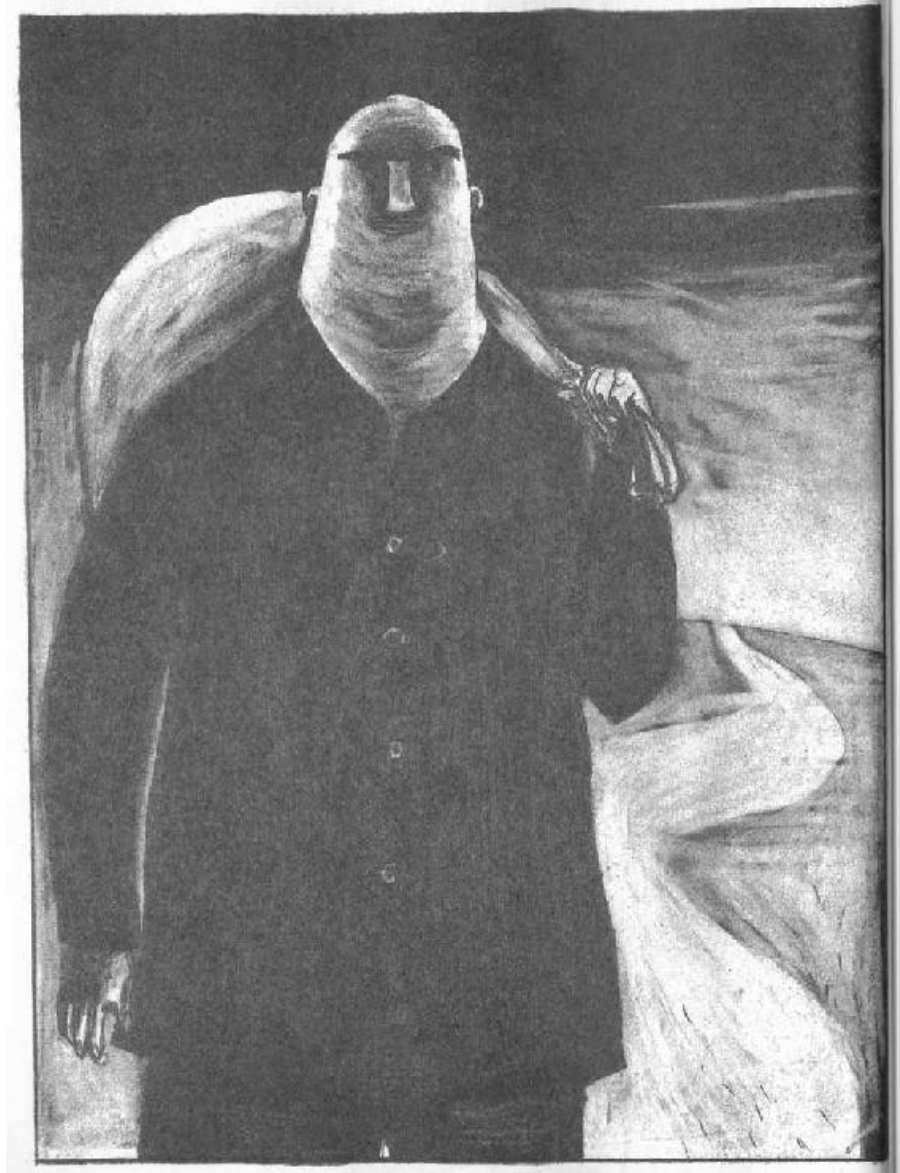
Quelques jours plus tard, Antonine se promenait en suivant la dune, quand elle aperçut au large le beau bateau doré. Elle vit aussi une jeune fille dans les rochers. Elle la vit plonger et nager jusqu'au bateau. Elle la vit monter à bord du bateau, disparaître avec lui.

C'était la petite sardine. Antonine l'avait reconnue à sa voix, tandis qu'elle chantait dans les vagues. Elle chantait sa chanson, une mélodie étrange, dont les paroles vous étaient tout de suite familières. Cette chanson racontait l'histoire d'une jeune fille qu'une fée avait condamnée à être sardine. Elle ne disait pas pour quel crime. En revanche, on savait qu'elle s'était délivrée de son corps de poisson — de cette malédiction —, en faisant le bien.

Voilà la chanson que chantait la jeune fille en nageant vers le beau bateau doré.

Voilà la chanson que chantait Antonine en plongeant dans la mare, dans la nuit, autrement dit dans le sommeil.





Le Bonhomme Barat

La fève n'est pas seulement la figurine que l'on extrait — à grands cris — de la galette quand on tire les rois. C'est aussi un légume. C'est même un légume fort ancien, puisqu'on en cultivait déjà dans l'Égypte des pharaons, sur les bords du Nil. On en mangeait également en Grèce, mais Pythagore^[9] — le mathématicien à qui l'on attribue le fameux théorème — interdisait la consommation de fèves à ses disciples.

En Poitou et dans les Charentes, aujourd'hui, on ne fait pas tant de manières. On mange les fèves comme les radis ou les jeunes artichauts, c'est-à-dire crues avec du beurre. Elles ouvrent l'appétit, ainsi que la parole. Avec elles on retrouve le goût des mots, la saveur des fables. De celles qu'on se disait quand il n'était pas défendu de parler à table. De celles que je pourrais vous dire, si vous vouliez bien *tuer le poste*.

Il est éteint ? Très bien. Je vais donc vous faire un conte, et d'abord vous présenter celui dont je vous raconterai les aventures.

Dans la région d'Angoulême, on l'appelle Barat, le bonhomme Barat, en raison peut-être de son grand âge, et parce que pauvre, il n'a ni biens ni domicile. Il ne possède en effet que deux jambes, qui lui permettent de marcher, et ses mains ne sont pleines que de la poussière des chemins.

Car il chemine, et c'est aussi pour cela, sans doute, qu'on le dit bonhomme : pour apprivoiser l'inconnu, pour éloigner le mauvais sort, ou, ce qui revient au même, le rendre favorable. Le bonhomme Barat, malgré sa taille de géant, malgré sa blouse noire et sa ceinture rouge, ne vous veut que du bien !

D'ailleurs, quand vous le rencontrez, il a l'air tout à fait bonhomme : il dit bonjour à ceux qu'il croise sur sa route, merci au propriétaire du champ qu'il parcourt en tous sens : quand on est pauvre, on se contente de l'épi que les moissonneurs ont oublié, on dispute quelques graines aux corbeaux, aux mouettes, on ne va pas chercher plus loin. Ou alors d'autres champs à glaner, avant que le feu — que l'on met aux herbes, aux racines, afin de fertiliser la terre — ne balaye les derniers restes.

Ce que le bonhomme ramasse, lui, et qu'il n'espérait pas trouver, c'est une *fève nègre*^[10].

Il n'y a pas de quoi en faire un plat, me direz-vous, encore moins une histoire.

Écoutez pourtant ce qui suit. Suivez le bonhomme Barat, emboîtez-lui le pas jusqu'au village dont on aperçoit derrière les vignes le clocher. À la première maison il s'arrête ; à la première porte il frappe ; il demande :

— Pouvez-vous me loger, moi et ma *fève nègre* ?

— Oh ! nous voulons bien, répondent en même temps, d'une

même voix, l'homme et la femme qui habitent ce lieu. Vous n'avez qu'à vous coucher là, vous et votre *fève nègre* : nous en avons quatre boisseaux^[11], vous la mettrez avec.

Le bonhomme Barat met sa fève avec les autres, puis il se glisse sous le gros édredon rouge. Il s'allonge, se recroqueville : le lit est petit, mais c'est un lit. Un lit où dormir, si toutefois le sommeil veut bien de lui. Si sa fève est bien là, avec les quatre boisseaux. Il va quand même s'en assurer, vérifier qu'elle n'a pas disparu. Hélas, la nuit, toutes les fèves sont noires, inutile de chercher. Inutile de brasser, de bouleverser la maison. Pourtant, lorsqu'il voit sa fève au milieu des autres fèves, ou plutôt lorsqu'il ne la voit plus, il ne peut s'empêcher de gémir :

— Ma *fève nègre* ! Ma *fève nègre* ! Voilà qu'elle est perdue !

— Arrêtez de crier, allez vous coucher. Demain nous vous donnerons ce que vous voudrez !

— Eh bien ! je veux les quatre boisseaux, pour être sûr d'avoir ma *fève nègre*.

L'homme et la femme n'ont pas la force de refuser, ils promettent et retournent dans leur chambre.

Le bonhomme Barat n'attend pas l'aube pour se lever, il n'attend pas que ses hôtes soient réveillés, il part. Sans dire merci, sans les saluer, mais avec les quatre boisseaux de fèves. Il prend le premier chemin. Le chemin le conduit à un autre village, à une autre maison :

— Pourriez-vous me loger, moi et mes quatre boisseaux ?

— C'est que, lui répond la grand-mère en ouvrant la porte, je n'ai pas beaucoup de place pour vos boisseaux. Vous n'avez qu'à les mettre là, derrière mes gorets, ils n'y toucheront point.

Le bonhomme Barat va se coucher dans la grange, dans la paille où il peut enfin étendre les jambes. Quand le matin il veut reprendre la route, ainsi que son chargement, il découvre que les gorets ont mangé les quatre boisseaux, qu'ils n'ont pas laissé la moindre fève. Le bonhomme Barat a tout perdu sauf la voix, il hurle.

— Ah ! Qu'avez-vous donc, mon pauvre homme ?

— Rien. Plus rien. J'avais quatre boisseaux, et les gorets les ont mangés !

— Eh bien ! dit la vieille dame, je ne possède pas grand-chose, mais je ne vous laisserai pas repartir les mains vides. Dites-moi ce que vous voulez, et je vous le donnerai.

— Je ne vois rien ici qui puisse remplacer mes quatre boisseaux de fèves. Rien. Sinon les gorets. À condition que vous me les donniez tous les quatre.

La brave vieille accepte et regarde partir, mi-soulagée, mi-effrayée, sa pauvre fortune. Elle est soulagée, parce que la détresse du bonhomme faisait peine à voir, parce que les cris qu'il poussait écorchaient les oreilles des plus sourdes de ses voisines. En même temps, elle est effrayée de le voir mener ses gorets : il les fustige de la voix quand ils n'avancent pas, et l'on dirait, quand il pousse ainsi son troupeau, un de ces hommes qui font commerce des porcs. On ne sait pas d'où ils viennent, où ils vont. On les regarde passer, rouges sous le ciel sombre. Et lorsqu'ils s'arrêtent dans le village, lorsqu'ils frappent à la porte de la maison, on se rappelle les légendes, terribles, qui entourent les marchands de cochons.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Pouvez-vous me loger, moi et mes quatre gorets ?

Le troupeau est harassé, silencieux, et la jeune femme qui l'aperçoit, en écartant discrètement les rideaux, se souvient des histoires que sa mère lui racontait quand elle refusait de manger sa soupe, ou pour qu'elle cesse de pincer sa petite sœur. « Si tu n'es pas sage, lui disait-elle, le marchand de cochons viendra te chercher, et il t'emportera dans son grand sac ! Celui-là, pourtant, malgré sa haute taille et bien qu'il ait les joues rouges, n'a pas l'air méchant, avec ses quatre gorets. Il ne ressemble pas à un voleur d'enfants. Elle lui ouvre donc la porte, lui offre une chambre. Et pour les gorets, elle indique l'étable, elle dit :

— Vous n'avez qu'à mettre vos gorets avec nos quatre bœufs, ils ne se feront point de mal.

Ils ne se font point de mal. Et si les quatre gorets couinent, s'ils crient comme des porcs qu'on égorge, c'est parce qu'on les égorge. Parce que le bonhomme Barat, dans un accès de folie, a entrepris de les saigner un à un.

Découvrant au matin les cochons qu'il a lui-même tués, il braille :

— Mes gorets ! Mes gorets ! Vos bœufs me les ont massacrés !

— Vous vous faites du mal à crier ainsi, et vous allez ameuter le village. Dites-nous ce que vous voulez, nous vous le donnerons.

— Beaux comme ils étaient, mes gorets, des garçons que j'ai moi-même élevés, engraisés avec amour, je ne vois pas ce qui les vaudrait. À moins que, en dédommagement, vous ne me donniez vos quatre bœufs.

Comme il crie de plus belle, et que la nouvelle va se répandre de ferme en ferme, et avec elle la rumeur — que les bœufs ont été ensorcelés, que le diable est dans la maison —, la jeune femme accepte.

Le bonhomme Barat prend les quatre bœufs et s'en va. En chemin il rencontre quatre jeunes gens, qui tirent une petite voiture :

— Qu'est-ce que vous promenez dans votre petite voiture ? C'est joliment lourd, à ce que je vois. Moi, j'ai là quatre bœufs bien robustes qui feront votre bonheur. Si toutefois vous me donnez la voiture et ce qu'il y a dedans.

Dedans il y a leur grand-mère, que les jeunes gens vont porter au cimetière. Ils acceptent le marché : ils prennent les quatre bœufs, et le bonhomme Barat emporte la voiture avec son chargement.

Il en a vite assez de tirer, et quand, curieux de savoir ce qui pèse si lourd, il découvre ce qu'il transporte, il songe à s'en débarrasser au plus vite, et par n'importe quel moyen.

Justement, il y a une ferme non loin de la route, et dans la cour de cette ferme une petite fille poursuit un canard : elle a envie de jouer.

— Tiens, petite, amuse-toi avec cette poussette, fais-la rouler. Promène ton bébé. Berce-le. Et si ça ne roule pas bien ici, essaie près du puits, sur la margelle, je te jure que c'est amusant, une petite voiture qui roule vite. Joue à la maman, au lieu d'embêter ce pauvre canard. Moi, j'ai mon tabac à acheter et des fromages à vendre.

L'homme est grand, et il a un grand sac. Un sac rempli de fromages blancs et moelleux comme ceux que fabrique Pierre, dont les chèvres sont si capricieuses, ou couverts d'une fine neige de cendre, comme ceux que sa maman rapporte du marché. La petite fille est rassurée : c'est un monsieur bien gentil qui lui a permis de jouer avec

sa voiture, et dans son grand sac, elle en est sûre, il transporte des fromages.

La voiture roule bien, elle roule vite. Elle roule mieux, plus vite près du puits, sur la margelle, où l'on tourne telle une toupie.

La course finie, la tête continue de tourner, le vertige est sans fin. Sans fin, sans fond, comme le puits où est tombée la voiture.

Quand le bonhomme Barat revient, il trouve la petite en larmes, ses parents épouvantés :

— Mon pauvre monsieur, il faut croire que notre fille est folle. Ou qu'elle est habitée par le démon. Regardez ce qu'elle a fait !

— Je lui ai confié ma petite voiture, avec ma grand-mère qui dormait. Je lui ai dit de la garder, pendant que j'allais vendre mes fromages, je lui ai dit et répété de ne pas la bercer, qu'elle était vieille et malade, mais elle n'en a fait qu'à sa tête. Voyez comme je suis malheureux. Maintenant, il faut bien que vous me donniez quelque chose, quelqu'un qui me fasse oublier ma grand-mère, qui pour moi était tout.

— Nous compatissons à votre douleur, croyez-le, et nous sommes prêts à vous donner ce que vous voulez.

— Eh bien ! : Je veux la petite !

On lui donne la petite, il l'emporte. Et ceux qui le voient passer avec son grand sac, s'ils sont dans les champs, ils se signent ; s'ils sont chez eux, *ils tuent la chandelle, ils barrent la porte*^[12].

— On n'a rien à vous donner. Passez votre chemin.

Le bonhomme Barat s'arrête à une autre maison, frappe à une autre porte :

— Pouvez-vous me loger, moi et mon sac ?

Il y a dans cette maison une femme qui reconnaît cette voix. Elle sait qui se cache derrière le masque du bonhomme Barat, quel diable parle par sa bouche. C'est comme le sac, quand elle l'ouvrira, elle trouvera dedans, qui se tortille, une petite fille dont elle est la marraine. Et en bonne marraine elle la délivrera.

Voilà pourquoi elle ouvre, pourquoi elle offre un lit au

bonhomme, qui met son sac derrière la porte, et va se coucher.

À peine est-il endormi que la fillette se met à pleurer, elle appelle au secours. Sa marraine aussitôt apparaît et prend dans ses bras le petit être tremblant. Puis elle met à sa place, dans le sac, une chienne, qu'elle couche pour que le bonhomme Barat, le lendemain, ne s'aperçoive de rien.

Quand il se lève, il constate que le sac est bien là où il l'a déposé, derrière la porte, et que la petite dort. Il sort sur la pointe des pieds, disparaît dans la brume qui baigne ce matin-là les prés.

La brume se dissipe lentement, stagne dans les creux, et l'on dirait que l'homme qui marche, là-bas, va se noyer. On dirait qu'il s'enfonce, que de cette tache rouge, bientôt, il ne restera plus rien.

C'est alors que du brouillard émerge une voix. Une voix fatiguée, qui n'en peut plus de porter sa chanson. Il faut dire qu'elle est lourde, cette chanson. Comme le désespoir quand il pèse sur vos épaules. Comme le remords pour ceux qu'il accable.

L'homme pose son sac. L'homme ouvre son cœur. Et c'est sa chienne de vie qu'il entend aboyer, qu'il regarde partir :

— Je suis ruiné, mes amis, ma vie ainsi finit !

D'une *fève nègre*, quatre boisseaux ;

quatre boisseaux, quatre gorets ;

quatre gorets, quatre bœufs ;

quatre bœufs, une vieille ;

une vieille, une jeune ;

une jeune, une chienne ;

et la chienne s'est enfuie !

Je suis ruiné, mes amis, ma vie ainsi finit !





Une Ganipote

Il y a des noms qui ne vous disent rien. Ou qui, s'ils parlent, vous racontent des histoires. Prenez *ganipote*. Quand vous l'entendez, vous pensez tout de suite à une course effrénée dans l'herbe, à des sauts de cabri, à une joyeuse culbute, en un mot à une galipette. Eh bien ! ce nom vous trompe. Si une ganipote est une bête, c'est d'abord un esprit, un fantôme blanc qui hante les vieilles pierres. S'il apparaît

mouton, ou bien chèvre égarée, il ne cherche qu'une chose : vous jouer un bon tour.

Il y a heureusement des choses, des lieux qui ressemblent à leur nom. Ainsi Courdault^[13]. C'est un village au bord de l'eau, au bout d'un canal, et l'on y arrive en barque, ou en suivant le chemin de halage qu'empruntaient autrefois les gens, les bêtes qui tiraient les bateaux.

Courdault, c'est tout le Marais poitevin, la Venise verte comme on l'appelle. Verte de ses arbres, mais aussi de ses eaux, tapissées de lentilles, et que sillonnent les barques. Noires, plates, elles avancent, poussées par la longue perche fine et droite qu'on nomme ici *pigouille*, elles filent lentement.

René aime suivre cette route, qui s'ouvre sous les arbres, qui ouvre à d'autres arbres, à d'autres routes. Il aime la moiteur dans laquelle on s'enfonce, ce vert parfaitement lisse, d'où s'envole parfois, verte du même vert, une grenouille, qui aussitôt replonge. Comme le ragondin dans son trou, quand la barque accroche une branche, une racine.

René pêche l'anguille. Lui qui rêvait de partir en Afrique, comme son compatriote René Caillié^[14], de voyager jusqu'à Tombouctou et d'écrire son journal, il n'a jamais réussi à s'embarquer. Sinon en imagination, et en suivant sur une carte les trajets des anguilles.

Car les anguilles vont loin, très haut dans l'Atlantique, dans cette mer des Sargasses où elles se reproduisent. Les larves sont emportées par les courants marins. Charriées par le Gulf Stream^[15], elles grandissent. Ce sont alors des civelles, des millions de civelles qui s'amassent aux embouchures des fleuves, dont elles remontent le cours. Dans les eaux douces, elles deviennent des anguilles jaunes, puis argentées, pourvues d'yeux énormes. René les a souvent vus, ces yeux. Ils se sont arrêtés sur lui, à cause de lui. Les anguilles qu'il a prises descendaient la rivière. Elles n'ont jamais atteint la mer des Sargasses. Elles sont mortes avant d'avoir pondu.

Ainsi s'achèvent les voyages. Les rêves. Celui de René, d'aller jusqu'en Afrique, s'arrête là, à Courdault. René a beau pousser sa barque, il n'ira pas plus loin. Il ne partira pas. Il ne quittera pas le palmier qui le berçait quand il était enfant. Aujourd'hui, c'est un palmier poussiéreux, des feuilles froissées, des pages d'aventures que René n'écrira jamais. Des regrets qu'il oublie dans le vin. Un chagrin

qu'il noie dans la mélancolie du marais.

La nuit, René pêche l'anguille. Il pêche à la *vermée*, c'est-à-dire avec des vers de terre. Il en enfle plusieurs — de ces gros vers rouges qu'on appelle lombrics — sur un fil résistant. Le fil une fois garni, il l'enroule autour de sa main et lie cet écheveau à l'extrémité d'une baguette. René choisit une baguette assez longue, pour qu'elle puisse toucher le fond. Et il attend sans bouger, dans la barque immobile, que les anguilles mordent à l'appât. Il attend, quelquefois même longtemps. Mais il reconnaît tout de suite leurs mordillements, les saccades rapides et vigoureuses quand elles tirent.

René lève alors lentement la *vermée* — la baguette avec l'appât — jusqu'à la surface. Puis, vite mais sans heurt, il la sort de l'eau et la porte au-dessus du bateau. L'anguille — il arrive qu'il y en ait plusieurs — lâche prise rapidement et tombe dans la barque, où, la pêche terminée, René ramasse la capture.

La pêche à la *vermée* se pratique la nuit, à la lune montante, et par temps calme. Cette nuit — est-ce le temps lourd ? est-ce le vin ? —, René attend longtemps. Des siècles. La *vermée* est au fond, et les anguilles ne viennent pas mordre. Et sa baguette est lourde. Le bois est lourd, ou c'est le temps. Ou c'est sa tête. Sa tête est lourde de vin, et l'orage tarde à crever.

Tarzacreva !, comme on dit dans le Marais quand surgit un obstacle, un empêchement, un empêcheur de pêcher...

René regarde dans l'eau, mais l'eau est aussi noire que la nuit.

On n'entrevoit pas le moindre mouvement, on ne perçoit aucun bruit.

Le silence est lisse, parfaitement opaque.

Et dans ce silence compact, c'est une plainte que René croit maintenant déceler. Une plainte déchirante. Une plainte qui déchire la nuit, et qui, à mesure qu'il s'en approche, ressemble à des vagissements de bébé.

René regarde en haut, dans les arbres qui se taisent sur son passage. Il semble que la plainte vienne de là, des branches qui se penchent, des feuilles qui tombent. Il semble qu'elle tombe aussi, cette plainte, que les pleurs ne soient plus qu'un doux bêlement.

René retrouve ses réflexes d'enfant, son goût pour les devinettes.

Il cherche l'agneau dans le fouillis des branches, dans les feuilles. Il le cherche, et il le voit. Il voit l'agneau qui se balance. Il pend, comme un jambon dans son sac. Comme un saucisson une fois ficelé. Comme ces bébés qu'on suspendait autrefois près de la cheminée, et qu'on laissait, petites momies brillantes, pour aller travailler aux champs.

L'agneau bêle pour qu'on le décroche. Pour qu'on l'aide à retrouver sa mère. René en est persuadé. Il pousse un peu sa barque, puis plante sa *pigouille*.

La barque est immobilisée. René peut saisir la branche. L'agneau. L'agneau se laisse faire. Il se laisse porter, installer, conduire. En bêlant. Et quand, arrivé au port, René le prend dans ses bras, l'agneau bave tant qu'il peut. Il lui bave sur la figure, dans le cou, comme une petite bête bien gentille, bien contente, et qui lui dit merci. René n'en doute pas : c'est ainsi qu'on exprime sa gratitude, chez les agneaux.

René, qui est en mal d'affection, se voit déjà élevant le tendre animal. Il sera pour lui une mère. Il le nourrira. Il le protégera des loups, qui sont nombreux parmi les hommes.

René porte, René berce son bébé.

Mais quand René pousse la porte du jardin, l'agneau saute de ses bras, bondit dans le pommier, éclate de rire.

— Qui es-tu, lui lance René, quel est ton nom ?

L'agneau ne répond pas, mais une pomme vient frapper René à la tête, puis une autre, et une autre encore. Maintenant, c'est une pluie, une averse, un orage qui s'abat. Et une tempête de rires.

— Tu es une ganipote, gémit René, je sais que tu es une ganipote. Dis-moi ton nom !

L'agneau saute de l'arbre dans l'herbe, il tourne autour de René, qui tourne pour l'attraper. René tourne. Il a la tête qui tourne. Des histoires lui reviennent, que racontaient les vieux du village. Les ganipotes, disaient-ils, sont des âmes criminelles qui reviennent tourmenter les vivants. Elles apparaissent presque toujours sous la forme d'une brebis, d'une chèvre. Elles errent dans les marais, partout où il y a de l'eau ; elles aiment aussi les pierres. Un homme qui rentrait de la veillée en vit une à Bougon : elle sortait d'un tumulus et ressemblait à une petite chèvre. Il la prit dans ses bras. Et la chèvre lui bava sur la figure. Mais quand il arriva chez lui, quand il voulut

rentrer dans sa maison, la chèvre lui échappa, se mit à faire des bonds aussi hauts que le clocher.

C'était une chèvre et, l'homme n'en croyait pas ses yeux, elle battait des mains ! Comme l'agneau en tournant autour de René. En le faisant tourner. René tourne et René se souvient. Il se rappelle ce que les vieux du village conseillaient à ceux qui voulaient se débarrasser d'une ganipote : il faut l'emporter chez soi, l'obliger à dire son nom. Ou bien la blesser légèrement.

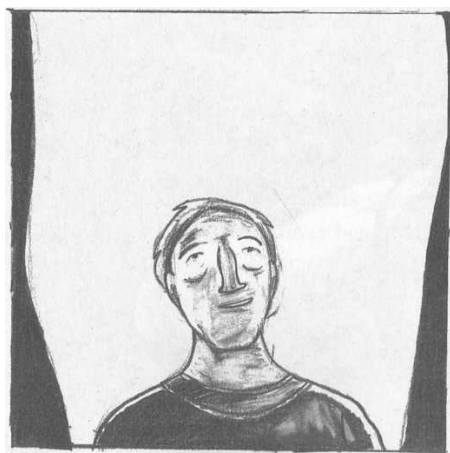
René songe à la baguette avec laquelle il péchait. Il cherche à en frapper la ganipote, qui tourne toujours autour de lui, et toujours le fait tourner.

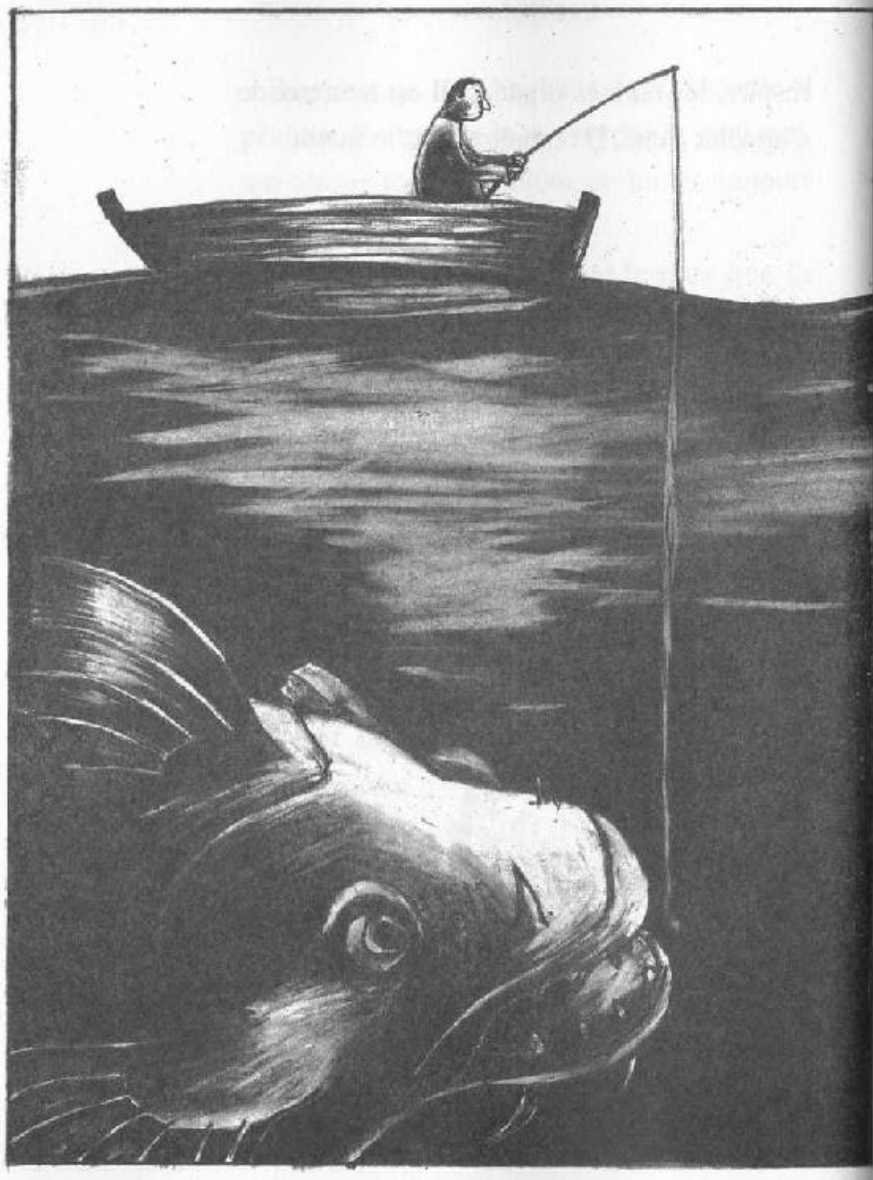
René s'arrête. Il ne regarde plus que sa baguette, sa longue baguette qui va mettre fin à cette danse du diable. Il la lève très vite, comme il fait quand il la sort de l'eau et la porte au-dessus du bateau.

La ganipote n'attend pas que la baguette s'abatte, elle bondit. Et ce n'est plus un agneau qui saute, mais vingt ! Vingt agneaux qui dansent, qui ricanent, qui applaudissent René !

René tombe le nez dans l'herbe, sans connaissance.

Quand il se réveille, il fait jour. Le soleil brille à travers la rosée. René laisse courir son regard dans l'herbe. Il le laisse grimper dans le pommier, monter avec le soleil. S'il a la tête lourde, il a le cœur léger. Il ouvre les yeux sur des grappes mauves, sur la glycine, qu'il respire, les narines dilatées. Il est heureux de s'appeler René. De renaître avec le matin.





Le Pêcheur

Petit pêcheur prendra petit poisson, dit un proverbe. Et ce que dit un proverbe est toujours vrai. Presque toujours. Vous allez voir en effet que les proverbes parfois se trompent, qu'un petit pêcheur sur sa barque peut prendre un gros poisson. Un très gros. Il arrive même que ce très gros poisson, ce soit le maître de tous les poissons, et qu'il dise :

— Si tu me gardes, tu n'en prendras plus jamais.

Le pêcheur le remet à l'eau et il continue de pêcher. Et de prendre des poissons. Beaucoup de poissons.

Quand il revient chez lui, et qu'il raconte ce qu'il a pris, sa femme lui fait des reproches :

— J'en aurais bien mangé, moi, de ce gros poisson-là. Pourquoi l'as-tu laissé ?

— Parce que je n'en aurais plus jamais pêché. C'est lui-même qui me l'a dit.

— Et toi, tu l'as cru ! Et tu veux me faire gober ça, que ce gros poisson parle, qu'il t'a parlé ! Tu veux que j'avale ça ! Je préférerais un morceau de ce gros poisson-là qui parle. La prochaine fois, garde-le !

Le lendemain, il retourne à la pêche, et il reprend le gros poisson.

— Laisse-moi aller !

— Non ! Ma femme ne veut pas. Cette fois je te garde.

Sa femme l'écaille, le vide et met la tripe au pied d'un rosier. Elle donne la tête à sa chienne. Les arêtes qu'elle a jetées dans l'écurie, c'est la jument qui les avale avec sa paille.

Quant à la chair du poisson, elle est tout simplement délicieuse et la femme se régale.

Mais le poisson possède beaucoup de vertus — ce n'est pas le poissonnier qui dira le contraire —, et bien d'autres pouvoirs que la parole. On ne tarde pas à le constater, puisque le rosier fait trois roses, la chienne trois chiens, la jument trois poulains. Et la femme trois enfants.

Les enfants se ressemblent beaucoup. Ils se ressemblent tellement qu'on ne peut pas les distinguer. Les trois chevaux sont aussi parfaitement identiques, et les trois chiens, et les trois roses.

Les enfants, on leur a donné un prénom. Un prénom à la mode ; à la mode de l'époque. Renou, Renard et Renaud ont également reçu chacun un cheval, un chien, une rose.

Au premier revient le chien qu'on appelle Va-comme-le-Vent, au deuxième le dénommé Tranche-Montagne, au troisième celui qui a nom Brise-Fer.

En ce temps-là, on ne voyage jamais sans son chien, sans son cheval. En revanche, quand on voyage, la rose reste à la maison, et s'il arrive malheur à celui qui la possède, elle se fane.

Renou voyage donc. C'est un métier, alors, que l'aventure. Et une heureuse surprise, que de rencontrer dans un château une demoiselle. La demoiselle trouve Renou bien gentil. Renou est émerveillé par l'accueil, par la beauté de la jeune fille. Il l'épouse.

Maintenant ils sont mari et femme, ils vivent dans leur château. Le château est un peu sombre, mais il y a une fenêtre. Une fenêtre par où entre le jour, et par où l'on regarde. Par où l'on voit la campagne qui moutonne, une rivière qui chante, ou bien c'est la bergère au pied de son arbre. C'est un paysage charmant que l'on découvre le jour, une musique douce que l'on entend. La nuit, tout se tait, et si les étoiles scintillent quand on les appelle, il arrive que des nuages envahissent le ciel, qu'ils effacent jusqu'au plus petit signe de vie.

Renou ne connaît pas l'obscurité, il ne connaît pas les nuits noires. Il ne les connaît que blanches, car la lumière qu'il voit chaque nuit par la fenêtre l'empêche de dormir. C'est un château, toujours éclairé, qu'il aperçoit de son lit. Et quand il ferme les yeux, pour *tuer cette chandelle*, eh bien ! le château continue de brûler sous ses paupières.

Le jour, le château ne fait pas partie du décor, on a beau le chercher, il n'existe pas. Mais dès que la nuit tombe, il apparaît, incandescent, on ne voit que lui.

Le château est devant ses yeux, il est dans ses yeux, Renou brûle. Il brûle d'y aller. Sa femme dort à côté de lui, il la réveille :

— Quelle est cette chandelle qu'on voit là-bas ? On ne peut pas la tuer ?

— C'est un vieux château, lui répond son épouse en bâillant. Beaucoup y sont allés, mais personne n'en est jamais revenu. Personne n'a pu éteindre cette lumière.

— J'ai bien envie d'y aller quand même, moi, insiste Renou. J'ai un bon cheval, un chien qui s'appelle Va-comme-le-Vent, et une épée fidèle.

— Si tu y vas, si tu pénètres dans ce château, tu connaîtras le même sort que les autres, tu n'en sortiras pas.

Pour ne pas contrarier sa femme, pour ne pas l'importuner davantage, Renou dort. Il fait semblant. Et quand sa femme est — il s'en est assuré — dans un sommeil profond, il se lève et quitte sans bruit la chambre. Il prend son épée, son chien, son cheval. Et la direction du château !

Renou approche et, tandis qu'il touche au but, constate que la lumière est moins vive. Ce qui incendiait la nuit et embrasait son imagination se révèle, quand il arrive, un soleil éteint, un feu mort. Tout est froid autour, tout est froid dedans. Renou descend dans une cave. Il y trouve tous ceux qui sont venus avant lui : leur regard est figé, leur geste suspendu, leur pas arrêté, tout leur corps est immobile et comme pétrifié.

Renou ne sent plus ses jambes, son sang ne coule plus. Renou est un bloc de glace. Renou appelle au secours, mais ses paroles, à peine envolées, restent suspendues en l'air, gelées.

La rose aussitôt se fane chez sa mère, et sa mère s'affole. Elle appelle elle aussi à l'aide. Ses paroles volent. Elles n'ont pas loin à voler, puisque Renard et Renaud sont là et entendent. Ils accourent.

— Mes enfants, gémit la mère, il est arrivé malheur à Renou, car la rose se fane.

— J'y vais, ma mère, dit Renard. Je vais porter secours à mon frère.

Renard prend son épée, son chien, son cheval, et chevauche jusqu'au château où habite Renou, depuis qu'il est marié. Renard frappe à la porte. La jeune femme, croyant que c'est son époux qui rentre, lui ouvre. Et quand elle le voit, avec son cheval et son chien, elle n'a aucun doute, c'est bien lui, il est vivant. Mais la joie n'empêche pas les reproches. Elle l'a attendu toute la nuit. Elle s'est fait du mauvais sang.

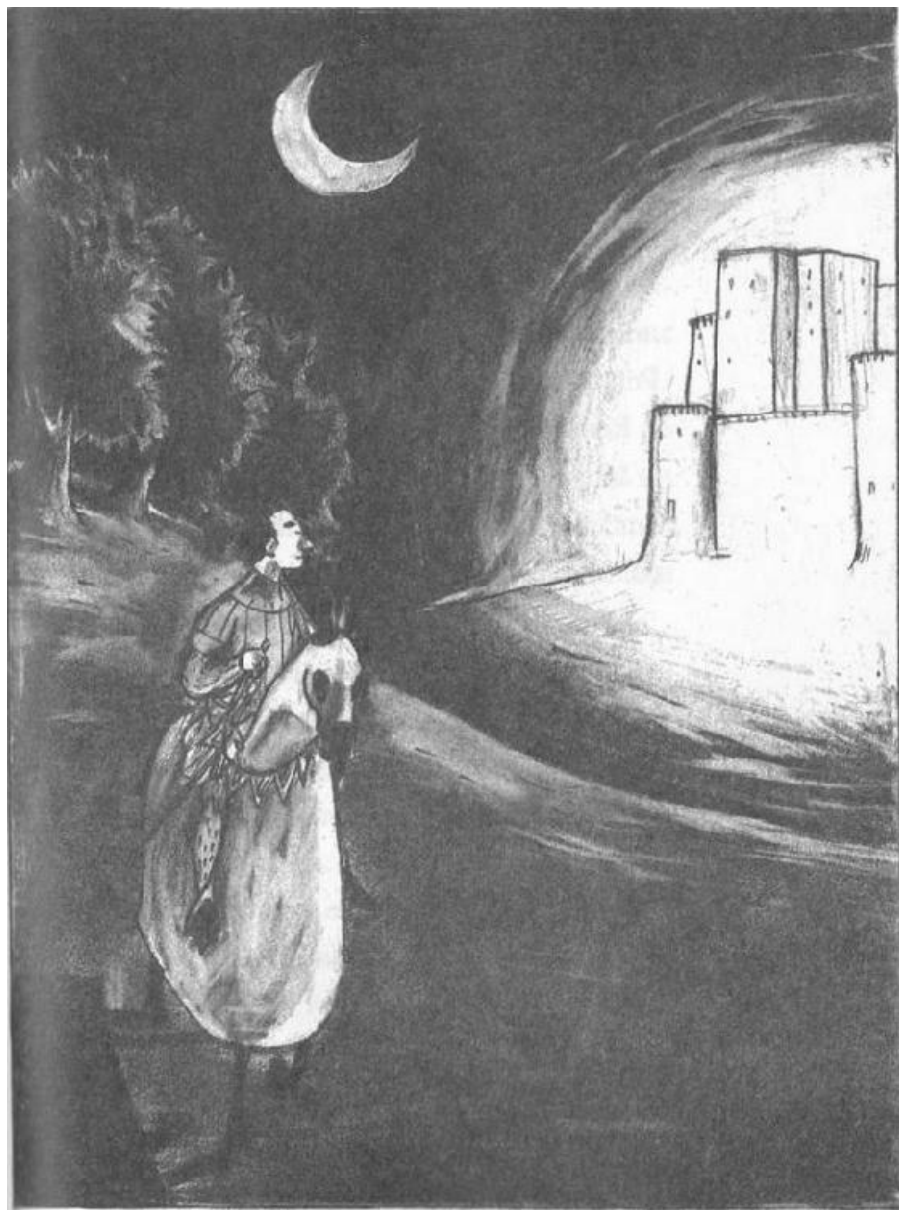
— Mais où étais-tu donc parti ?

— Faire une petite promenade, là-bas...

C'est un mensonge, bien sûr. Mais il lui dirait la vérité, elle ne le croirait pas, tellement Renard et Renou se ressemblent. De toute façon, Renard n'a nulle envie de lui dire qui il est. Il fait ce qu'elle

attend qu'il fasse, il dit ce qu'elle veut qu'il dise : il joue son rôle, à savoir celui de son frère, et entretient du mieux qu'il peut la confusion.

Quand la nuit tombe, quand il aperçoit de son lit, par la fenêtre, le château qui brille, quand il a essayé de fermer l'œil, d'éteindre cette lumière, sans y parvenir, Renard demande à la femme qui dort à ses côtés :



— Quelle est donc cette chandelle qu'on voit là-bas ? On ne peut pas la tuer ?

— Eh bien ! Tu as déjà oublié ? Tu m'as posé la question hier soir, et je t'ai répondu. C'est un beau château. Beaucoup y sont entrés, mais personne, jamais, n'en est sorti. Personne n'a réussi à éteindre cette lumière.

Renard, qui a mis entre la femme de son frère et lui son épée, fait semblant de dormir. Puis il quitte la chambre, en tâchant de ne pas réveiller celle qui est plongée dans un sommeil profond.

Ce château qu'il voyait briller dans la nuit, ce château qui continuait de brûler quand il fermait les yeux, ce château est maintenant devant lui, tout près. Renard va enfin savoir ce qu'il cache, quel mystère il abrite, et si son frère est là.

Renard entre, et tout de suite le froid le saisit. Il monte du sol, des pieds, envahit le corps. Renard se retrouve à la cave, figé, avec tous ceux que la curiosité, l'imprudence, l'entêtement ont conduits là.

Aussitôt la rose se fane, à la maison, et la mère appelle Renaud :

— Au secours ! Au secours ! Il est arrivé malheur à mon fils !

— Ne criez pas, ma mère, ne vous tourmentez pas, dit Renaud, je vais chercher mes frères.

Renaud chevauche jusqu'au château où Renou habite avec sa femme. Celle-ci voit arriver un cavalier avec son chien : elle court à sa rencontre, et reconnaît son mari. Son mari est vivant, elle l'embrasse :

— Ah ! mon cher époux, que je suis heureuse de te revoir ! Mais où étais-tu ? Depuis hier soir que tu es parti...

— J'ai été me promener, par là...

La femme oublie vite son angoisse : elle a retrouvé son mari, et son mari reste à la maison. Le soir, il se couche en même temps qu'elle, et, après avoir mis son épée entre elle et lui, il s'endort. Du moins essaie-t-il, car il y a une lumière, en face du lit, qui brûle les yeux, même quand on les ferme. Le château est toujours là, devant. Renaud ne peut pas détacher de lui ses pensées, il ne peut pas s'empêcher de songer à ses frères qui ont vu cette lumière avant lui. Ils ont voulu savoir ce que cette lumière cachait. Ils sont peut-être allés voir de près. En tout cas ils ont sûrement réveillé la femme qui

dormait à côté d'eux, ils lui ont sûrement demandé :

— Quelle est donc cette chandelle qu'on voit là-bas ? On ne peut pas la tuer ?

— Tu m'ennuies avec tes questions ! Toutes les nuits tu me réveilles pour me demander la même chose !

— C'est que la lumière m'empêche de dormir. Je voudrais bien l'éteindre, moi.

— Mais je t'ai déjà répondu ! Je t'ai dit que c'était un vieux château. Ceux qui y sont allés n'en sont jamais revenus. Maintenant, laisse-moi dormir. Dors.

Renaud attend que la femme de son frère soit profondément endormie pour quitter le lit, la chambre, le château. L'autre château — celui qui est toujours éclairé — ne lui fait pas peur. Il n'a pas effrayé ses frères, qui s'y trouvent certainement retenus par quelque géant malfaisant, gardés par un monstre.

Renaud ne se trompe pas. C'est tout à la fois un géant et un monstre, une créature gigantesque et monstrueusement laide qui l'attend, qui l'accueille, qui lui crie :

— Où vas-tu, avec ton cheval et ton chien ? Quelle est cette épée que tu portes ?

— Je viens chercher mes frères, répond Renaud, je sais qu'ils sont ici !

— Tu entreras, comme tes frères, et comme eux tu resteras !

Alors Renaud commande :

— À moi, Brise-Fer !

Et Brise-Fer attaque.

La lutte est terrible et, en apparence, inégale. En apparence seulement, car Brise-Fer se révèle un vaillant combattant, un formidable guerrier. Il mord le géant, le déchire, l'égorge, sans que l'autre, si supérieur en taille et en force, puisse esquiver un geste. Brise-Fer est vainqueur et le monstre terrassé.

Aussitôt, ceux qui étaient à la cave et qu'un sortilège maintenait là, retrouvent leur liberté de mouvement. D'abord ils ébauchent un

geste, risquent un pas. Puis ils se mettent à marcher, s'embrassent. Enfin, ils tombent dans les bras de leur sauveur, en qui certains reconnaissent leur frère. Renou et Renard en effet saluent et escortent le héros qui a triomphé du monstre, qui a vaincu le sort.

Quand la femme de Renou les voit arriver tous les trois — chacun avec son cheval et son chien —, elle ne sait lequel est son mari : les trois garçons se ressemblent tellement, et les chevaux, et les chiens.

Renou s'avance donc, et raconte à sa femme ce qui leur est arrivé.

Renard et Renaud expliquent à Renou qu'ils ont pris sa place dans son lit, aux côtés de son épouse, et que cette ruse leur a permis de trouver le chemin du château.

Quant aux trois roses restées à la maison, elles ne parlent pas, mais leur vigueur retrouvée et leurs couleurs éclatantes disent, mieux qu'un long discours, la joie des trois frères, et de leur mère.





Les Pommes d'or

Il y a en Charente, non loin d'Angoulême, un homme qui s'appelle Barbedorge.

Barbedorge possède une ferme, une vigne, un bois. Mais sa fierté, c'est son jardin. Son jardin avec son pommier. Ce pommier donne des pommes d'or qui provoquent l'admiration de tous et

suscitent l'envie, la convoitise de certains.

Ceux-là, Barbedorge aimerait bien les attraper, savoir qui ils sont et ce qu'ils font des pommes qu'ils dérobent chaque nuit.

Un soir, fatigué de voir son pommier méthodiquement pillé, Barbedorge réunit ses trois fils et leur dit :

— Vous êtes grands, vous êtes forts, et vous ne manquez pas de courage. Cette nuit vous ferez le guet, chacun à votre tour, et vous me cueillerez le coupable. Qui souhaite commencer ?

— Moi, crie l'aîné, je ne crains pas la *Chasse Gallery*^[16], ni le *cheval Mallet*^[17]. La *Chasse Gallery* n'est rien que nuages d'automne, oiseaux migrateurs. Quant au *cheval Mallet*, ce sont des bouts de bois que les *drôles*^[18] entrechoquent, pour effrayer les vieilles.

— C'est bien, dit Barbedorge. Je suis fier de mon fils.

— Vous le serez encore plus tout à l'heure, mon père.

Bérenger — c'est ainsi que l'aîné se prénomme — court se poster près du pommier, il attend. Il attend le voleur. Et le voleur ne vient pas. Et la nuit est si noire, le silence si bruyant. On dirait un plancher qui craque, des cigognes qui craquettent. On dirait le cheval de bois que les drôles promènent par les villages. Mais lui, Bérenger, il n'est pas une vieille qu'on effraie, il n'a pas peur du *cheval Mallet*, il n'a peur de rien...

Pourtant Bérenger abandonne son poste, il revient prestement.

Quand Barbedorge le voit rentrer, il lui dit :

— Voici Bérenger qui revient. Mon fils, as-tu pris le voleur ? L'as-tu vu ?

— Mon père, répond Bérenger, le voleur a eu peur de moi : il s'est bien gardé d'approcher.

— Tu es pâle en effet, et glacé comme la mort : tu découragerais les plus braves.

À ce mot, le cadet — Roger — se précipite. Il écarte son poltron de frère, court attraper le voleur. Et si le voleur n'est pas encore là, Roger lui réserve un accueil dont il se souviendra.

Roger attend. En attendant il regarde le ciel, la nuit. La nuit est

douce. Les étoiles répondent gentiment à leur nom. La lune lui sourit, comme une mère à son enfant.

Soudain il aperçoit deux cornes, deux cornes et puis des yeux qui brillent : il s'enfuit.

Quand il revient, son père est là, qui lui dit :

— Eh bien ! ce voleur, tu l'as donc attrapé ? Ou tu l'as mis en fuite ?

— Non, mon père. Mais j'ai vu une *bigourne*^[19] ! Comme je vous vois ! Elle avait deux cornes, et puis des yeux brillants. Elle avançait vers moi avec un bruit terrible, on aurait dit une charrette chargée de cailloux. C'était pourtant une bête, une bête avec des pattes velues. Moi, je n'osais la fixer, je songeais à rentrer. Alors la bête a sauté sur mon dos. J'ai couru ainsi jusqu'à la maison, portant la *bigourne* qui me bavait dans le cou, sur la figure. Regardez, je suis tout mouillé.

— C'est de la sueur, ricane Bérenger. Tu es en nage. Quant à ta *bigourne*, je l'ai vue quand je gardais le pommier, ce n'est rien qu'un tas de chardons, apportés par le vent.

— Mes fils, se lamente Barbedorge, j'espérais de vous une aide, et, à défaut de victoire, un retour plus glorieux.

— Tout n'est pas perdu, proteste timidement le plus jeune, c'est mon tour, j'y vais.

Oger — c'est son prénom — ne craint rien, que de déplaire à son père, que de le décevoir. Aussi s'empresse-t-il d'aller près du pommier, surprendre et arrêter celui qui le dépouille chaque nuit de ses beaux fruits.

Oger reste là longtemps. Assez pour voir un gros lion sortir d'un trou que dissimule une pierre. La pierre est lourde, on dirait une meule de moulin. Le lion la soulève sans peine. Puis il se dirige tranquillement vers le pommier, remplit un grand sac de ses pommes d'or. Sa besogne terminée, le lion repart comme il est venu, rentre par où il est sorti, rabat la pierre.

Oger a tout vu, il jure à son père qu'il dit la vérité :

— C'est un gros lion qui vient nous voler nos pommes. Je sais d'où il sort et où il rentre. Venez avec moi.

Oger emmène son père et ses frères, il les conduit jusqu'à la pierre. Les trois frères doivent unir leurs forces, conjuguer leurs efforts, s'y reprendre à trois fois pour parvenir à la déplacer.

Ce n'est pas un trou que cache la pierre, mais un puits. Barbedorge dit :

— Il faut des cordes assez longues, attacher un grand seau. L'un de vous s'installera dedans et descendra jusqu'à ce qu'il touche le fond.

— Mais, objecte Bérenger, comment sauront-ils, en haut, qu'on est arrivé au bout ?

— Je sais, triomphe Roger, il suffit d'attacher une cloche en haut. Celui qui est en bas la fera sonner et on le remontera.

Barbedorge approuve cette idée. Il envoie Roger chercher dans la remise une cloche, un grand seau, des cordes assez longues.

Roger revient vite, avec tout le matériel nécessaire. Maintenant, il faut un volontaire. Barbedorge regarde ses trois fils :

— Qui veut essayer ? Qui veut descendre dans le seau ?

— Moi, s'empresse l'aîné, je n'ai pas peur des puits. Ni des fontaines bleues. Ce n'est pas pour moi que le *Bras-Rouge*^[20] fait flotter ses joujoux, ses bijoux. À ces petits jeux il ne me prendra pas, il ne me fera pas peur, car lorsqu'on s'appelle Bérenger, on n'a peur de rien.

Il se met dans le grand seau pour descendre, et il descend. Il n'a pas fait trois mètres que la peur le saisit. Il tire la corde, la cloche sonne, on le remonte.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, mon fils ? Qu'est-ce que tu as vu ?

— Je n'y ai vu que du noir, mon père, du noir et puis du froid.

— Eh bien ! dit Barbedorge, on va demander à quelqu'un d'autre. À celui d'entre vous qui n'a pas froid aux yeux.

— À moi, s'impatiente Roger, c'est à moi de descendre.

Et il s'installe dans le seau.

Roger descend, descend, et le puits dans lequel il descend

s'appelle aussi l'angoisse. Quand sa gorge est sèche, et qu'il ne peut plus avaler, il fait sonner la cloche.

— Qu'est-ce qui s'est passé, mon fils ? Qu'est-ce que tu as vu ?

— Rien, mon père, je n'ai rien vu, que la sueur qui coulait de mon front. Et elle coulait glacée.

— Il faut bien que je me risque à mon tour, murmure le jeune Oger, et il s'installe dans le seau.

Oger descend, il descend, il descend. Il descend jusqu'au bout, c'est-à-dire jusque dans l'autre monde. Dans l'autre monde, on ne rencontre pas âme qui vive, qu'une vieille femme, marchant à petits pas.

Lorsqu'elle aperçoit Oger tout seul, tout perdu, elle lui demande ce qu'il fait là.

— C'est que, ma bonne dame, nous avons des pommes dans notre jardin, de belles pommes d'or, et toutes les nuits nos pommes d'or sont volées. Cette nuit, nous avons voulu savoir qui était le voleur, l'attraper. Mes frères ont attendu près du pommier, et moi aussi, j'ai attendu, et je l'ai vu : un gros lion qui soulevait la pierre et qui volait nos pommes. Il remplissait son sac, il descendait avec son sac dans le puits. J'ai fait comme lui. Me voici.

— *Mon pauvre drôle*, si tu n'étais pas si jeune, je dirais que tu es fou. Il faut être fou pour descendre chez nous, pour faire pareil voyage, un voyage si périlleux. Car les dangers sont nombreux ici, les épreuves redoutables. Tu vois ces trois châteaux là-bas ?

— Ce sont trois beaux châteaux, madame, surtout le dernier.

— Ce sont trois beaux châteaux en effet : le premier brille comme une armure, et il est de fer. Le deuxième est d'argent, il a l'éclat de la lune. Quant au troisième, il resplendit comme un soleil : c'est le château d'or, c'est là que les pommes vont tout le temps.

— Il faut donc bien que je me risque, madame, puisque je suis là.

— Garde-toi bien d'approcher, malheureux, les lions te mangeraient.

— Les lions ? Quels lions ?

— Les trois lions qui sont dans les trois châteaux. Je t'aurai prévenu. Je te donne aussi ce pot de graisse. Une graisse que j'ai spécialement fabriquée pour les imprudents qui s'aventurent ici, et qui comme toi s'exposent à des ennuis.

— Et que dois-je faire, madame ?

— T'en mettre chaque fois que tu seras blessé : c'est une graisse magique.

Oger prend son pot de graisse — un pot de grès comme ceux où l'on verse le lait, où l'on garde la crème et conserve le beurre —, il se dirige vers le château de fer, avec la ferme intention de l'attaquer. Car un château qui ressemble à une armure ne semble pas conçu pour autre chose que la guerre. Et puis dans l'autre monde, avec tous ces monstres, il n'y a qu'un langage à tenir, celui des armes.

Donc Oger brandit son épée, qu'il a songé à emporter dans le grand seau, et il en menace le lion qui habite le château de fer.

Le lion paraît, hérissé, il bondit.

Oger attendait un lion rugissant. Or c'est une force sauvage mais silencieuse qui se rue sur lui. Un monstre froid qui frappe, qui déchire, et auquel, quand on le touche, on n'arrache pas un cri. Oger pourtant l'atteint, à plusieurs reprises, il lui coupe une patte. Il lui en coupe une autre, et la tête. Oger est maître du lieu, il entre en vainqueur dans le château de fer, où l'attend une demoiselle, la plus gentille demoiselle qu'on puisse imaginer.

— Ah ! mon ami, dit la demoiselle, cette vilaine bête m'a enlevée, et j'ai dû rester là. Elle me gardait comme sa proie. Aujourd'hui vous me tirez des griffes de ce monstre et je suis heureuse. Mais je plains mes deux sœurs qui sont prisonnières dans les deux autres châteaux. Le château d'argent et le château d'or sont plus beaux. Les lions y sont aussi plus féroces.

— Il faut pourtant bien que je me risque, mademoiselle, puisque je suis là.

Et il se dirige vers le château d'argent.

Oger le voit briller comme brille la lune, la nuit, quand la nuit est une plaine qu'on traverse, une mer sans récifs. Oger sait où il va, il court provoquer le lion :

— Sors de là, vilaine bête, viens te frotter à mon épée !

Le lion à ces mots rugit — car celui-là rugit — et aussitôt attaque. Il saute sur Oger, lui arrache un bras, s'éloigne.

Pendant que le monstre prépare un nouvel assaut, Oger songe au pot de grès : il récupère son bras, le remet en place en le frottant avec la graisse, et reprend le combat.

Le bras tient parfaitement : la graisse est une colle, et cette colle fait merveille. Le bras n'est pas seulement recollé, il frappe comme il n'a jamais frappé, si fort, si dur, que le lion est tué.

Quand il pénètre dans le château d'argent, la demoiselle qui l'accueille est bien plus belle que l'autre. Elle embrasse la main d'Oger, cette main qui la délivre, et dit :

— Grâce à vous, mon ami, je vais quitter ce château, oublier la méchante bête qui m'y retenait. Mais il reste ma sœur dans le beau château d'or, et le lion qui la garde est le plus cruel des trois.

— Il faut pourtant bien que je me risque, mademoiselle, puisque je suis là.

Le lion du château d'or, tout le monde le dit, est le plus terrible des trois, il est furieux. Surtout quand il aperçoit Oger qui marche vers lui.

Le lion n'attend pas que le jeune homme l'attaque, il bondit, les dents avides de mordre, les griffes prêtes à trancher. Et les dents mordent, et les griffes coupent : elles coupent Oger en deux.

Le pauvre diable a bien du mal à rassembler les morceaux, à les rouler l'un contre l'autre. Mais il y parvient, et la graisse fait des miracles : il retourne au combat. Il perd à nouveau une jambe. Vite, vite, le pot de grès et la graisse qui guérit. Alors le lion s'énervé, il lui arrache un bras. Oger le recolle. Le lion revient à la charge. Il s'impatiente, se fatigue. Et, à mesure que les forces de la bête s'épuisent, celles du jeune homme augmentent. Oger retrouve toute sa vigueur, toute son ardeur, il se rue sur le lion et lui tranche le cou.

Le voici maître du château d'or, où l'attend une belle jeune fille — la plus belle des trois —, qui est habillée d'or. Elle dit :

— Vous nous sauvez toutes les trois. Et nous quittons grâce à vous les châteaux où ces bêtes nous gardaient. Nous quittons l'autre

monde.

Avant de partir, les trois demoiselles font visiter les châteaux à celui qui, par sa bravoure, s'en est rendu maître. Elles lui montrent le château d'or et le château d'argent : de cet or et de cet argent, Oger est maintenant le propriétaire.

Après avoir visité tout ce qu'il y avait à visiter, et emporté tout ce qu'on pouvait emporter, on retourne chez soi, c'est-à-dire là-haut. Mais il faut retrouver le chemin, le puits. On le retrouve. On fait sonner la cloche, et on ne tarde pas à voir arriver le grand seau.

La première à monter dedans, à remonter, est la demoiselle du château de fer.

Ceux qui attendent, en haut, n'en croient pas leurs yeux. Barbedorge n'a jamais vu si belle chose sortir d'un puits. Quant à ses fils, Bérenger et Roger, ils n'ont jamais vu une jeune fille aussi ravissante. Mais ils n'ont encore rien vu.

Quand le seau remonte la demoiselle du château d'argent, ils crient au miracle. Et ce n'est pas fini. La cloche sonne à nouveau. Il faut renvoyer le seau.

Paraît alors la merveille des merveilles, la demoiselle du château d'or avec ses habits d'or, avec tout l'or et l'argent qu'elle a pu emporter.

Tant d'or éblouit, tant de lumière aveugle : personne ne songe à celui qui est resté en bas et qui fait sonner en vain la cloche.

Son père finit par l'entendre, et il envoie le seau pour remonter Oger.

Celles qu'il a délivrées en parlent comme d'un héros, elles racontent ses exploits, célèbrent son courage.

Bérenger et Roger écoutent, et ils souffrent en silence. La jalousie les ronge. Le mal les rend méchants. Fatigués de jouer les poltrons, ils vont faire que la peur enfin change de camp : ils vont couper la corde, et Oger retournera d'où il vient, d'où il ne remontera jamais !

Bérenger et Roger coupent la corde, et Oger qui remontait retombe dans l'autre monde.

Oger se retrouve dans l'autre monde, et il n'y a plus moyen de remonter !

En haut, Bérenger et Roger triomphent. Ils se partagent le trésor. Bérenger prend aussi la demoiselle du château d'or, Roger celle du château d'argent. Quant à celle du château de fer, elle ira à un cousin.

En bas, Oger est seul, Oger est triste, comme lorsqu'il est tombé dans l'autre monde la première fois. Et comme la première fois, il rencontre la vieille femme. Elle lui dit :

— Alors, mon *drôle*, tu as été vainqueur ?

— Oui, madame, j'ai tué trois lions, j'ai pris trois châteaux et j'ai délivré trois demoiselles. Ces demoiselles, je les ai renvoyées là-haut.

Et quand ç'a été mon tour de remonter, quelqu'un a coupé la corde, et je suis retombé.

— Allons, dit la vieille femme, je sais ce qu'il te faut. Il y a là une bête qui peut te faire monter. À condition que tu lui donnes à manger. Chaque fois qu'elle dira *couac*, tu lui jetteras quelque chose qu'elle aime bien, un mouton, une poule. Plus elle mange, plus elle monte. Elle te conduira haut, tout en haut, à condition que tu emportes assez de provisions. Car la bête dévore. Et il faut arriver là-haut.

Oger fait provision d'animaux, trois cents pour le voyage. Il monte sur le dos de la bête et, chaque fois que la bête fait *couac*, il lui jette un animal. Et chaque fois elle monte. Elle monte bien haut.

Mais voilà que la bête a mangé tous les animaux, et Oger n'a plus rien à lui jeter. Elle fait *couac* ! Comme rien ne vient, elle redescend, et Oger avec elle.

Cette fois il en prend trois cents, et encore soixante-dix, des moutons, des dindons, des canards, des poules. Et chaque fois que la bête dit *couac*, il lui jette un animal. *Couac* ! Un mouton. *Couac* ! Un dindon. Etc., jusqu'à ce qu'elle arrive en haut. Elle y arrive. Oger aperçoit le jour, il touche presque au but. Il va sortir, et il n'a plus rien à jeter à la bête, qui commence à redescendre...

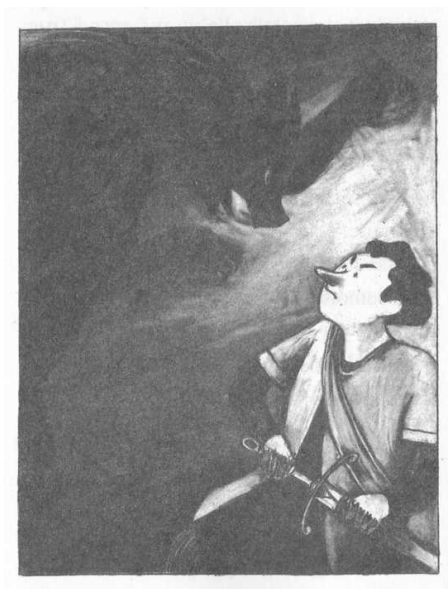
Oger a juste le temps de se retenir à une racine, il reste un moment suspendu, et, dans un dernier effort, il parvient à se hisser, à s'extraire.

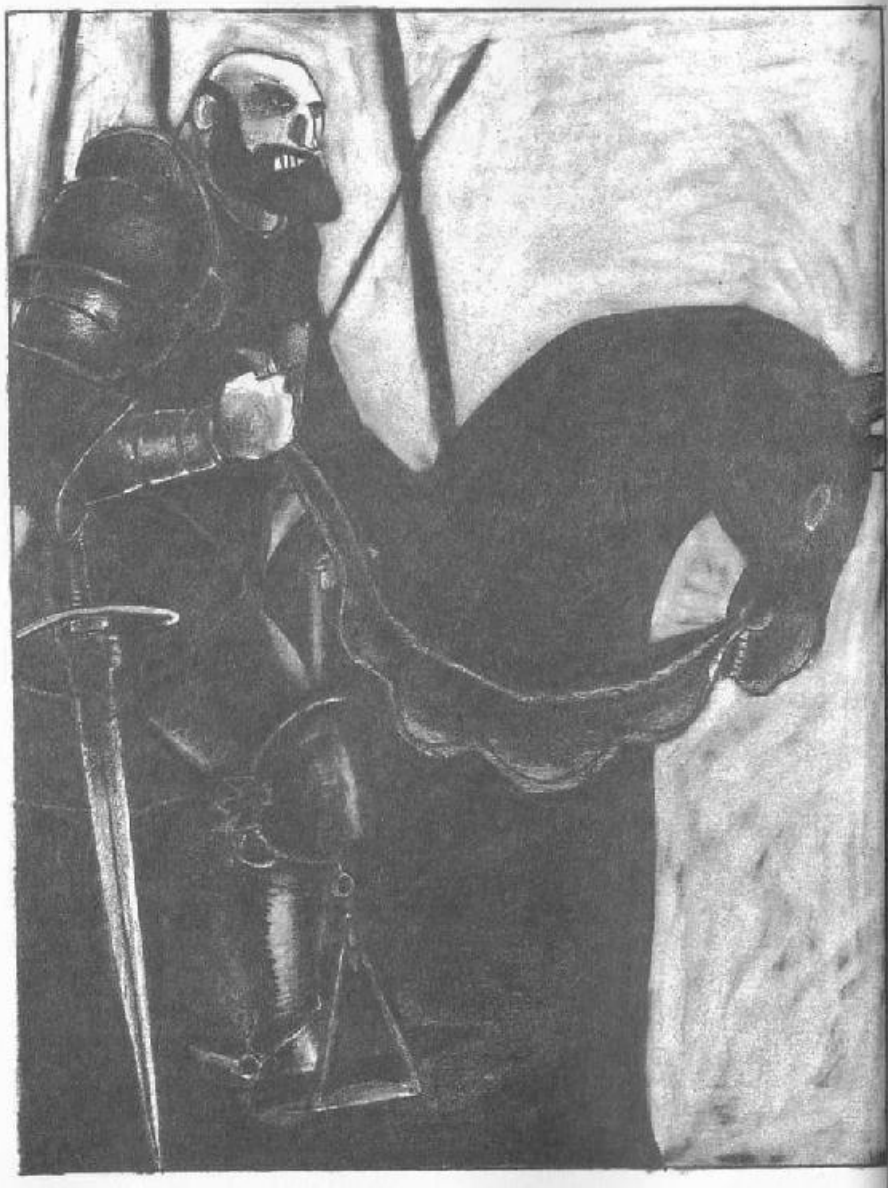
Quand il arrive à la ferme de son père, les trois demoiselles sont occupées à couper une tarte. C'est une belle tarte aux pommes, qu'elles abandonnent pour venir embrasser leur sauveur :

— Le voilà, celui qui nous a rendues à la vie. Le voilà revenu lui aussi !

Barbedorge accorde au héros le privilège d'épouser la demoiselle de son choix.

Comme Oger n'est pas rancunier, il donne à son frère aîné la demoiselle du château d'argent ; au cadet la demoiselle du château de fer ; quant à lui, Oger, il se mariera avec la demoiselle du château d'or.





L'Homme Célèbre

Il y avait autrefois, dans le village de Prin, un arbre, un grand arbre, et ce grand arbre parlait ; il disait :

— Je suis l'Homme Célèbre. Ma gloire est immense. Nul n'ignore les miracles dont je suis capable. Je peux prendre toutes les formes. Je peux apparaître et disparaître comme je veux, quand je

veux...

Un arbre qui parle, cela n'étonnait personne à Prin. Souvent on ne le voyait pas, mais toujours on l'entendait. Tout le monde écoutait l'Homme Célèbre.

Tout le monde, sauf le seigneur Mèneguerre. Le seigneur Mèneguerre portait bien son nom, il le portait comme on porte la guerre : sans répit. Il n'avait pas le temps d'écouter l'Homme Célèbre, pas le temps de s'arrêter à de si pauvres exploits.

Lui, il allait à cheval, de succès en succès, et il avait du chemin à faire pour conquérir la gloire.

À vrai dire, la renommée de l'Homme Célèbre lui faisait de l'ombre, il supportait de plus en plus mal cette concurrence déloyale.

Voilà aussi pourquoi le seigneur Mèneguerre ne s'arrêtait pas pour l'écouter : il était jaloux de sa réputation, de ses pouvoirs.

Pour augmenter l'éclat de son nom, le seigneur Mèneguerre déclara la guerre au seigneur Deyrançon, dont il revendiquait le territoire. Il l'attaqua un dimanche, près du *Petit Breuil*, dont il coupa un à un les arbres, pour punir l'ennemi, pour le priver de bois avant l'hiver, mais également pour se venger du mépris, des sarcasmes dont l'accablait à son passage l'Homme Célèbre. Pour lui montrer le peu de cas qu'il faisait de ses menaces.

L'Homme Célèbre souffrait, comme chaque fois qu'on arrachait un arbre. Mais quand il vit tout un bois abattu, sa douleur se changea en colère, et sa colère se déchaîna en tempête. Lui qui était capable de se couvrir de feuilles, de se hérissier de branches, pouvait aussi être une forêt en marche, une armée de corbeaux envahissant le ciel !

Quand le seigneur Mèneguerre aperçut tous ces prodiges, il éclata de rire, et moqua la magie que déployait — en vain — celui qu'il appelait par dérision le *poète*.

Puis, quand il vit ses soldats, et même ses plus fidèles compagnons détalier comme des lapins, il prit peur. Il courut se réfugier dans la petite église, où l'attendait son vieil ennemi, le seigneur Deyrançon avec toute sa troupe...

Quand il revint chez lui, il fut bien obligé d'avouer sa défaite à sa femme : une vraie déroute ! Et cela par la faute de l'Homme Célèbre, qui le poursuivait de sa haine.

— Tu n'as qu'à profiter de son sommeil pour le capturer, lui dit sa femme. Ainsi tu pourras faire la guerre à ton aise, et la gagner !

Ce jour arrive, très vite. Comme le sommeil. À peine couché, l'Homme Célèbre s'endort. Il dort profondément.

De quoi peut-il bien se reposer, me demanderez-vous, puisqu'il n'a rien d'autre à faire que rester dans son arbre ? Eh bien ! Vous n'avez qu'à essayer. Essayez de passer ne serait-ce qu'une journée ainsi, suspendu et invisible, vous verrez. On se fatigue très vite. Et parler à des gens qui ne vous voient pas, c'est énervant, c'est épuisant. Et jouer de méchants tours aux méchants. Et garder sous son aile les innocents. Cela demande des trésors d'imagination, et tellement d'énergie ! Essayez par exemple de vous couvrir de feuilles, d'être une forêt hirsute et qui marche. Vous ne trouvez pas que notre Homme Célèbre a bien mérité ses vacances, ou du moins un petit somme ? Vous ne pensez pas qu'un homme célèbre, quel qu'il soit, a le droit de se reposer ? Ne serait-ce que de son succès ? Que tout homme a besoin de sommeil, qu'il soit célèbre ou pas ?

Donc l'Homme Célèbre est occupé à dormir. Et quand il dort, il ressemble à n'importe quel homme qui se repose. Il est une proie facile pour la dizaine de gaillards que le seigneur Mèneguerre a payés, entraînés, armés. Ils le prennent par surprise, l'enchaînent. Puis ils construisent une cage, avec du bois et du grillage, et notre Homme Célèbre est fait comme un rat !

Quand le seigneur le voit enfin prisonnier, il dit à sa femme :

— Tu lui donneras un morceau de pain et un verre d'eau par jour. Et, surtout, ne le laisse pas sortir.

— Non, mon ami, sois tranquille.

Le seigneur Mèneguerre peut reprendre le combat, aller de victoire en victoire. Après avoir vaincu Deyrançon et annexé son territoire, il fait alliance avec le seigneur Pelle-voisin. Les deux seigneurs unissent leurs forces pour attaquer Grosdenier, ils l'écrasent. Ils se retrouvent à la tête d'une vaste fortune, qu'il faut se partager. Très vite le partage tourne à la dispute, on passe des paroles aux armes. Mèneguerre s'empare des biens de Pellevoisin, son triomphe est total.

Sa femme le voit peu, mais elle fait comme il lui a dit, elle donne chaque jour un morceau de pain et un verre d'eau à l'Homme Célèbre.

Ce vieil homme, dans sa petite prison, intrigue fort le jeune garçon qu'on a prénommé Baudry, comme son père, et comme tous les pères qui ont fait et feront la famille, l'illustre famille des Mènéguerre.

Baudry a douze ans, l'âge où l'on est curieux de tout, des oisillons dans leur nid autant que du vaste monde.

L'homme qui est en cage parle fort. Il gronde comme l'orage. Il siffle comme la tempête. Mais quand il appelle à l'aide, sa voix se fait toute petite derrière le grillage, si petite que Baudry, pour l'entendre, est obligé de s'approcher, de se pencher.

— Ouvre-moi la porte, Baudry, fais-moi sortir. Va. Dans la poche de ta maman, il y a des clefs. Quand elle dormira, prends-les, et reviens avec. Si tu me les donnes, tu auras tout ce qui te fera plaisir. Va.

Baudry a vite fait de dérober les clefs, de les rapporter. Mais comme il n'arrive pas à ouvrir la porte, l'Homme Célèbre écarte le grillage et passe son bras.

L'Homme Célèbre a retrouvé son arbre, sa maison sans murs, il brille comme jamais il n'a brillé.

Et le seigneur Mènéguerre subit une cuisante défaite devant Niort, dont il avait décidé de faire sa capitale.

Il ne tarde pas à découvrir la raison de son échec, à accuser sa femme ; il a même sorti son épée pour la tuer !

La mère se défend en désignant son fils :

— C'est Baudry, c'est lui qui a fait sortir l'Homme Célèbre !

C'est lui, donc, qui sera puni. Mais comme il est jeune, qu'il a fait cela sans comprendre, le seigneur Mènéguerre rengaine son épée et le chasse.

Avant de quitter la maison, Baudry va embrasser sa mère, qui a bien du remords, bien du chagrin de voir partir son fils. Et, comme elle a peur de le perdre, elle lui donne un anneau ainsi qu'un médaillon. Pour le reconnaître quand il aura grandi. Si par hasard elle le rencontre.

Voici Baudry chassé du nid. Contraint d'errer. Il marche par les champs, à travers bois. Le monde paraît vaste à un enfant de douze

ans. Et il l'est.

Dans une forêt il rencontre un pauvre vieux et une pauvre vieille qui lient leurs fagots.

— Où vas-tu, mon garçon ?

— À la grâce de Dieu, puisque mes parents m'ont mis dehors.

— Tu dois avoir faim, lui dit la vieille femme. Veux-tu partager notre repas ?

— Il ne faut pas vous priver...

— Une bonne soupe, insiste le vieil homme, cela te réchauffera. Cela te donnera des forces.

La soupe est trempée^[21]. La vieille femme a versé le bouillon de la marmite dans la soupière, sur le pain. Baudry l'avale à grand bruit, sans attendre qu'elle refroidisse. Puis il va se coucher, dans le lit du petit, du petit qui n'a pas eu le temps de devenir grand, vu que la mort un matin l'a fauché, tandis qu'il traversait un champ où se livrait bataille.

Baudry reste chez eux trois ans. Il les aime autant, il les aime plus que ses vrais parents ; et eux le regardent comme un fils, comme leur fils chéri. Baudry les aide du mieux qu'il peut, et ils lui donnent tout ce qu'ils ont. Mais ils n'ont presque rien, et ils sont obligés de l'envoyer dans un château, apprendre le métier de cuisinier.

Baudry travaille sous la conduite d'un chef, qui distribue les tâches : à ses aides, il donne l'ordre de plumer les volailles, de couper la tête aux anguilles, d'écosser les fèves, ce dont le jeune homme s'acquitte de mieux en mieux, avec une dextérité qui fait pâlir d'envie les autres marmitons.

Ils ne savent pas — ni lui d'ailleurs — que l'Homme Célèbre n'a pas oublié le service qu'il lui a rendu ; ils ne savent pas qu'il continue à veiller sur lui, qu'il est toujours prêt à éclairer sa route.

Baudry fait des progrès stupéfiants, et ses qualités lui valent la confiance de son chef, et même son estime.

Or le château est en émoi, car le seigneur d'Olbreuse — un homme très pacifique, qui gouverne avec bonté et justice son petit domaine — veut marier ses trois filles. Une par mois. Et il fait publier

partout qu'il y aura des courses au château, trois courses, et que le vainqueur, chaque fois, aura l'une de ses trois filles pour prix.

Voilà la première course qui commence, et Baudry voudrait bien la voir ; il demande congé à son chef :

— D'accord, répond celui-ci. À condition que ton travail soit fini, et que tu me laisses assister aux prochaines courses.

Son ouvrage terminé, Baudry part aux courses. En chemin, il rencontre l'Homme Célèbre, qui est descendu de son arbre et a pris la forme d'un vieillard à barbe et cheveux blancs.

— Bonjour, mon garçon !

— Bonjour, monsieur !

— Où vas-tu, mon garçon ?

— Je vais aux courses, monsieur.

— Tu vas courir ?

— Courir ? Mais je n'ai pas de chevaux !

— Je peux t'en procurer, si tu veux.

— Ah ! dit Baudry, maintenant je n'ai plus le temps. J'ai entendu sonner la cloche, la course va partir.

— Ne t'inquiète pas. Je vais t'en donner un, et il sera prêt comme les autres, aussi tôt. Tu vois cet arbre là-bas ? On l'appelle l'Arbre d'or. C'est un arbre magique. Tu donnes un coup de pied dedans, tu demandes le cheval de la robe que tu veux, tu l'as.

Baudry va à l'arbre, il donne un coup de pied dedans, demande un cheval gris tout équipé, et il en arrive un prêt à monter, et un bel habit pour son cavalier.

Le cheval galope et rejoint les autres, qui sont déjà sur la ligne de départ. Puis, quand la course est lancée, il a vite fait de dépasser les concurrents, et il finit facilement vainqueur.

Le seigneur d'Olbreuse félicite le cavalier -on chercherait en vain le marmiton sous ce beau vêtement ; puis il l'emmène au château, pour lui remettre son prix : pour lui offrir en mariage sa plus jeune fille, qui a dix-huit ans.

Baudry n'ose pas se faire connaître, il n'ose pas non plus refuser : il remercie le seigneur, et lui donne rendez-vous la semaine suivante.

Le seigneur attend, et le vainqueur ne reparaît pas. Il ne vient pas chercher son prix.

Quand arrive le jour de la deuxième course, Baudry a encore envie d'y aller ; il dit à son chef :

— Je voudrais bien y aller encore aujourd'hui, moi, aux courses, s'il y a moyen !

— Mais c'est mon tour, répond le chef, toi tu restes ici.

— Et si je vous donne l'anneau que j'ai au doigt, vous me laisserez y aller ?

Le chef regarde l'anneau, et, bien qu'il ait très envie d'aller aux courses, il choisit de rester aux cuisines.

Baudry se dépêche, il a peur d'arriver en retard. Mais l'Homme Célèbre est toujours là quand il faut, sur sa route, il lui dit :

— Eh bien ! Baudry, as-tu suivi mes conseils ? As-tu obtenu ce que tu souhaitais ? As-tu gagné à la course ? Veux-tu recommencer aujourd'hui ? Avec un cheval noir par exemple ? Avec des harnais argentés ?

— Oui, monsieur, un cheval noir avec des harnais argentés, voilà qui est joli, voilà ce que je désire.

— Alors va à l'arbre que tu vois, là-bas, donne un coup de pied dedans, demande un cheval noir avec des harnais argentés.

L'arbre l'a entendu, son vœu est exaucé, et le cheval noir avec des harnais argentés arrive premier.

Le seigneur d'Olbreuse félicite le cavalier -son visage ne dit rien à personne ; puis il l'invite au château, où il lui offrira sa récompense, une fille de vingt ans dont il fera sa femme.

Le vainqueur lui dit qu'il viendra chercher son prix la semaine suivante, et il disparaît.

Un mois plus tard, la troisième course se prépare.

— Ah ! fait le garçon, j'ai pourtant bien envie d'y aller encore aujourd'hui !

— C'est mon tour, proteste le chef, tu y es déjà allé deux fois !

— Et si je vous donne mon médaillon, je pourrais y aller ?

Le chef accepte le médaillon, et Baudry se rend aux courses. Il se hâte. Et l'Homme Célèbre l'arrête :

— Eh bien ! si c'est un cheval alezan que tu désires, tu l'auras, et bien équipé. Tu sais ce qu'il faut faire pour gagner.

L'arbre est généreux, comme il l'a déjà été, il accorde au garçon un superbe cheval alezan et de superbes vêtements. Et, surtout, une superbe victoire.

Le seigneur d'Olbreuse félicite le cavalier, en qui il ne reconnaît ni les vainqueurs précédents, ni, bien sûr, son aide-cuisinier. Il l'invite à venir au château chercher sa récompense, à prendre pour épouse sa fille aînée, qui a vingt-deux ans.

Le garçon est devenu un homme -l'épreuve, cela vous grandit -, et l'homme ne se dérobe pas. Cette fois, Baudry va au château recevoir son prix.

Mais en passant par les cuisines — pour récupérer ses effets —, il croise des marmitons qui ont l'air de le bien connaître, et qui, fâchés de le voir nier l'évidence et renier les siens, apprennent au seigneur quel Baudry se cache sous cet habit de vainqueur.

Baudry est obligé de montrer son vrai visage, de dire qui il est, d'où il vient.

Le seigneur écoute son histoire avec attendrissement, mais aussi avec satisfaction : cet homme à qui il donne sa fille n'est pas d'origine obscure. On connaît les Mèneguerre dans le pays, et si la réputation du père n'est pas des plus flatteuses, nul doute que le fils saura lui redonner son éclat.

Avec d'autres qualités que celles, bien vaines, qu'on montre à la guerre.

Arrive le seigneur Mèneguerre, qu'on est allé tirer de ses rêves de revanche, qu'on a dû arracher à ses plans de batailles. Madame son épouse l'accompagne.

Quand on leur présente leur fils, on ne provoque en eux aucune émotion. Celui qu'ils ont vu partir avait douze ans. Et ce beau cavalier-là ne porte ni anneau ni médaillon.

Le seigneur a beau interroger ce garçon qui le toise, il ne reconnaît pas la fureur qui habite les Mèneguerre. La douceur qu'il lit dans ces yeux lui est définitivement étrangère.

Quant à sa femme, elle a beau considérer son vêtement, l'examiner sur toutes les coutures, elle ne trouve pas trace des dorures qu'elle a données à son fils avant qu'il ne parte.

Baudry *ne sait quelle pièce y coudre*, comme on dit à Prin, il est désespéré.

Il songe alors à son chef, resté aux cuisines ; il descend le voir, il lui dit :

— Donnez-moi mon anneau et mon médaillon, je les paierai bon prix. C'est un présent que ma mère m'a fait, quand mon père m'a chassé. Je veux les lui montrer, afin qu'elle me reconnaisse.

La mère, quand elle les voit, reconnaît sans le moindre doute ses *dorures* : c'est l'anneau, c'est le médaillon qu'elle a donnés à son fils ; c'est son fils. Baudry Mèneguerre, le père, veut bien l'admettre. Il veut bien accepter que ce fils, qui lui ressemble si peu, prenne pour épouse la fille aînée de ce brave d'Olbreuse, qui ne ferait pas de mal à une mouche, et qui ne l'empêchera sûrement pas — croit-il — de réaliser ses projets. Qui lui évitera même de fatiguer ses troupes, puisque sans livrer combat, par le seul fait de se marier, un Mèneguerre se sera rendu maître du château et des terres d'Olbreuse.





Le Corbeau

Si du lion il a la crinière, si de l'ours il a la taille, si du loup il a la faim, il n'est ni un lion, ni un ours, ni un loup, il est la Bête. Celle que vous connaissez sans l'avoir jamais vue, sinon au plus noir de la nuit, au plus profond de la forêt, quand vous vous égarez, quand,

marchant sur vos pas, vous effacez vos traces, et les limites du bois. Du petit bois de buis où vous venez écouter l'eau qui coule jusqu'à Saintes, la source jamais tarie de vos rêves.

Vous avancez à tâtons dans l'obscurité, et votre main reconnaît la peau qu'elle rencontre, le museau qu'elle caresse. Vous n'éprouvez aucune crainte, et vous avez raison : cette gueule ne menace que ceux qui viennent frapper à la porte du vieux château, ces griffes ne déchirent que ceux qui en veulent à la Bête, qui veulent lui dérober son bien.

Sa proie, la Bête sans cesse la cherche. Elle cherche, afin de l'épouser, la Belle : celle qui est aussi tendre et mignonne qu'il est — car la Bête est un homme — très gros et très vilain.

La Bête a cherché la Belle dans tous les châteaux, dans tous les bois de la région. Elle a marché dans ce buis piquant qu'on appelle aussi petit houx, myrte épineux, épine de rat, ou tout simplement fragon. Elle a choisi les branches, celles où le vert sombre des écailles se marie avec le rouge vif des fruits : elle les offrira à la Belle.

La Bête aime ce petit bois, derrière le château du *Douhet*. Elle aime ce nom, le *Douhet*, où l'on entend le doux murmure de l'eau, ce nom qui conduit, comme le petit aqueduc, dans le lierre et sous les feuilles.

Mais le château du *Douhet* est vide, et dans le bois il n'y a personne. La jeune fille qu'il cherche n'est pas là. La plus jolie fille du royaume ne peut se trouver que chez le roi. Ce ne peut être que la fille du roi. Cela, la Bête le sent. La Bête le sait. Forte de cette certitude, elle arrive dans un grand parc, au milieu duquel se dresse un château splendide : elle entre sans frapper. Sans prendre la peine de saluer le maître du lieu, sans attendre la réponse du père, sans même demander son avis à la fille, la Bête emmène la Belle dans son vieux château. Elle l'emporte comme un précieux butin, et, parce que la beauté réveille l'homme qui sommeille dans la Bête, il enlève la femme qu'il aime et qu'il prendra pour épouse.

Car la Bête aime la Belle. À sa façon, qui est celle, jalouse, des bêtes. Elle aime sa proie ; elle la garde ; elle chasse ceux qui, par hasard ou par dessein, s'aventurent jusqu'au vieux château où la Bête tient la Belle enfermée.

Pourtant, une route est venue rompre le silence qui l'entourait, et la Bête ne peut empêcher le jeune homme d'avancer, avec son

cheval couvert d'écume, trempé de sueur. Elle a beau semer des cailloux sur le chemin, planter un grand bois, le jeune homme va, tantôt chevauchant, tantôt cheminant à pied, rien ne l'arrête. Ni les obstacles qu'il rencontre, ni les questions quand elles surgissent.

Quand il se demande comment il va passer le bois, un vieillard est là pour lui prodiguer conseils et encouragements, pour lui indiquer la marche à suivre. Le vieillard lui dit :

— Pour passer le bois, il faut que tu appelles le corbeau.

— L'appeler ? Mais comment ?

— Par son nom, tout simplement.

— Son nom ? Mais je ne le connais pas !

— Tu diras *corbeau*, et le corbeau viendra. Il sera là, crois-moi.

Le jeune homme dit *corbeau*, et le corbeau aussitôt apparaît. Il vient se poser, docile, sur la main. Il se laisse arracher une plume. Et le jeune homme qui la lui a arrachée s'élève maintenant au-dessus de la brume, il est un corbeau qui plane au-dessus du bois, s'envole au-delà.

Quand il a franchi le bois, le jeune homme retrouve sa forme humaine. Il retrouve sa route, celle des chevaliers errants, semée d'obstacles. En effet, une nouvelle épreuve surgit : la rivière. Et une nouvelle question -toujours la même : comment la passer ?

La réponse, il n'a pas à la chercher longtemps ni loin. Le vieillard est là, qui lui dit :

— Pour traverser la rivière, il faut que tu appelles un poisson !

— Que je l'appelle *poisson* ? Et il viendra ?

— Aussitôt. Fais comme je te dis.

Le jeune homme dit *poisson*, et le poisson est là. Il se laisse prendre une écaille. Et celui qui lui a pris une écaille devient poisson, il passe la rivière.

Quand le jeune homme a franchi la rivière, il retrouve sa forme humaine, sa route. Et sa route passe devant un vieux château.

Le jeune homme aurait suivi sa route, il n'aurait fait, comme

elle, que passer, si une question, brusquement, ne l'avait arrêté.

Ce château construit à l'écart du monde, à l'abri des regards, quel secret protège-t-il ?

La question reste sans réponse — le vieillard oubliant cette fois de l'aider —, elle sombre, comme le château, dans un profond silence.

Des châteaux, le jeune homme en connaissait beaucoup. Ils n'étaient pas tous beaux, ni bien bâtis, mais ils occupaient une hauteur : on les voyait de loin, et, ainsi placés, ils surveillaient une vaste région. Ils étaient un repère utile pour les chevaliers qui erraient dans la campagne, ils étaient le phare que l'on cherche en mer, l'île où l'on aborde en songe.

Or ce château qui retient le regard, l'attention du jeune homme, n'apparaît que pour disparaître. Installé au fond d'un vallon, dans l'ombre et dans le brouillard, il cache ses murs aveugles sous le lierre, et un mystère que nul n'a jamais pénétré. C'est du moins ce que pense le jeune homme en attachant son cheval à un arbre. Il aimerait bien faire la lumière, savoir ce qu'il y a derrière cette porte.

Il marche vers le château, il s'approche.

Il frappe. Il attend.

Il frappe à nouveau, plus fort, plus longtemps. Maintenant il entend une voix jeune, une belle voix qui appelle. Cet appel lui parvient murmure à peine, un souffle sous la porte.

— Aidez-moi, qui que vous soyez, faites-moi sortir. Ou alors partez, partez vite, c'est ici le château de la Bête. Elle n'est pas encore rentrée, mais cela ne saurait tarder. Sauvez-moi. Si elle vous voit devant sa porte, elle vous attrapera et vous mangera. C'est une Bête très jalouse, très cruelle. Faites vite.

La porte est trop lourde, trop bien fermée, le jeune homme n'a pas le choix : il se glisse derrière un gros figuier, dont les feuilles sont larges, d'un beau jaune avec l'automne, c'est une cachette en or. Si le vent ne souffle pas, si les feuilles ne tombent pas, il pourra rester là à guetter le retour de la Bête ; il pourra voir sans être vu. En attendant, il observe ces feuilles qui le protègent, leur forme de chandelier. Adam et Ève auraient eu ce figuier sous la main, ils n'auraient pas cherché une feuille de vigne pour couvrir leur nudité. Et d'abord, si Dieu avait planté un figuier en Eden, ils n'auraient pas croqué la pomme, ils auraient fait comme le jeune homme, ils auraient cueilli une figue. La

figue est douce au palais, d'un goût de miel. La feuille en revanche est âpre au toucher, légèrement râpeuse. Curieuse coïncidence, qui fait se rencontrer les contraires, qui fait courir la Belle au-devant de la Bête, et lui fait dire :

— Ah ! vous voici, ma Bête !

— Oui, ma Belle !

— Ah ! je suis bien contente ! J'ai eu si peur ! Cette nuit j'ai rêvé. Un rêve affreux, comme vous en faites quand vous avez trop mangé. Vous me les racontez au réveil, ces rêves, et je tremble en vous écoutant. Ce matin, j'ai voulu vous raconter le cauchemar dont je sortais, pour en sortir tout à fait, et parce que j'ai promis de ne rien vous cacher. Mais vous étiez déjà parti.

— C'est bien, ma Belle, je veux tout savoir de vous, vos pensées, vos rêves, il faut me les dire. Allez.

— Dans ce rêve, je vous voyais...

— Très bien, vous ne devez voir que moi.

— Vous chassiez...

— Parfaitement. Je ne fais que cela. Continuez.

— Je voyais vos chiens dans ce rêve, ils avaient flairé le gibier, ils le poursuivaient...

— Ce sont de bons chiens, et bien dressés. Dites-moi maintenant à quoi ressemblait le gibier.

— Il ressemblait à un ours. Mais il avait une tête de lion, des dents de loup...

— Autrement dit, il me ressemblait ?

— Oui, c'était vous que les chiens traquaient ! J'ai crié, je vous ai appelé...

— C'était un cauchemar, oubliez-le. Allons nous coucher, ma Belle.

Le lendemain matin, comme tous les matins, la Bête s'en va à la chasse. Le jeune homme la regarde partir, et, quand il est sûr de pouvoir quitter sans danger sa cachette, il va frapper à la porte du

château :

— Mademoiselle, mademoiselle, comment êtes-vous arrivée là ? Expliquez-moi !

— Ah ! monsieur, c'est cette Bête qui m'a enlevée. Elle m'a emmenée et me retient dans son château. Je ne peux pas sortir. Je n'ai le droit d'ouvrir, de parler à personne. La Bête dit que je lui appartiens, et moi j'ai très peur.

— Voyons, mademoiselle, il doit bien y avoir un moyen de la tuer, cette Bête. Si vous pouviez le découvrir, et me le faire connaître, je voudrais bien être celui qui détruira ce monstre.

— Hélas, monsieur, je n'ai pas d'autre arme que la ruse, pas d'autre possibilité de le faire parler. Ce soir, quand il rentrera de la chasse, je me précipiterai dans ses bras, et je lui dirai combien je suis heureuse de le revoir. Je pleurerai de joie.

Quand la Bête revient, le soir, la Belle se jette dans ses bras et lui dit :

— Ah ! ma Bête, quel rêve horrible j'ai encore fait !

— Dites-moi ce rêve : vous ne devez rien me cacher.

— Celui-là est abominable. Je n'ai pas le cœur de vous le dire.

— Racontez ! Je le veux !

— Ne criez pas, c'est inutile. Vous ne faites qu'augmenter ma peur, qui est déjà très grande. Songez que je vous ai vu mort dans ce rêve, un couteau dans la gorge !

— Je ne crains pas les couteaux. Ce n'est pas cela qui me fera mourir !

— Et qu'est-ce qui pourrait vous tuer, ma Bête ? Dites-le moi, je vous en prie. Dites-moi quelle arme, quel objet, que je l'éloigne à jamais du château !

— Je ne vous le dirai que si vous me jurez fidélité. Jurez !

— Oh ! je vous serai fidèle, ma Bête, je vous le jure !

— Eh bien ! il n'y a qu'un œuf d'araignée qui pourrait me tuer ! Encore faut-il qu'il me tombe sur la tête !

Le lendemain matin, le jeune homme regarde partir la Bête, et, quand elle est loin, bien loin, il sort de sa cachette. Il frappe à la porte du château, et la Belle lui révèle le moyen de tuer la Bête :

— Il faut qu'un œuf d'araignée lui tombe sur la tête !

— Très bien, mademoiselle, je vais appeler le corbeau. Je vais dire corbeau, et le corbeau viendra se poser sur ma main. Il me prêtera sa plume. Il me prêtera ses ailes. Et je volerai jusqu'à ce grand chêne que vous voyez, là-bas. Je me percherai sur la plus haute branche, et j'attendrai, un œuf d'araignée caché sous mon aile. Vous, vous vous promènerez avec la Bête, vous lui montrerez cet arbre, ce bel oiseau : vous lui direz qu'il vous ferait plaisir, ce bel oiseau, que vous voudriez bien l'avoir...

Le lendemain en effet, la Belle et la Bête se promènent jusqu'au grand chêne, où la Belle aperçoit, perché sur la plus haute branche, le corbeau :

— Oh ! comme il est beau, cet oiseau, comme je serais heureuse...

— Vous serez heureuse, je le veux. Je vais vous attraper cet oiseau, ne bougez pas.

La Bête aussitôt bondit, grimpe au tronc, saute de branche en branche, elle va saisir le corbeau...

C'est alors que l'oiseau ouvre son aile et lâche l'œuf d'araignée sur la tête de la Bête, qui tombe foudroyée.

La Belle reste avec le jeune homme, qui retrouve, en même temps que sa forme humaine, son cheval. Ils reprennent la route, mais la route est longue, même celle du retour, même avec les ailes de l'amour. Ces ailes ne suffisent pas. Le jeune homme attache donc son cheval à un arbre, installe la Belle sur un lit de fougères et, redevenu corbeau, vole jusqu'au château du roi.

Le jeune homme est pressé : il a laissé la Belle seule dans un bois, et un cheval n'est pas d'un grand secours, en cas de danger. Il n'a pas le temps de changer de forme, de frapper à la porte. Il ira plus vite en donnant des coups de bec aux fenêtres, à la cuisine, par exemple, où il semble qu'on s'affaire. Une veille femme, qui l'a entendu, vient lui ouvrir :

— Que veux-tu, noir corbeau ? Quel malheur viens-tu nous

annoncer ?

— Je viens parler au roi, au sujet de sa fille.

— Va-t'en, oiseau du diable, retourne d'où tu viens ou je t'envoie avec mon balai en enfer !

— Écoutez-moi, la demoiselle est vivante. Je l'ai laissée dans un bois, avec mon cheval.

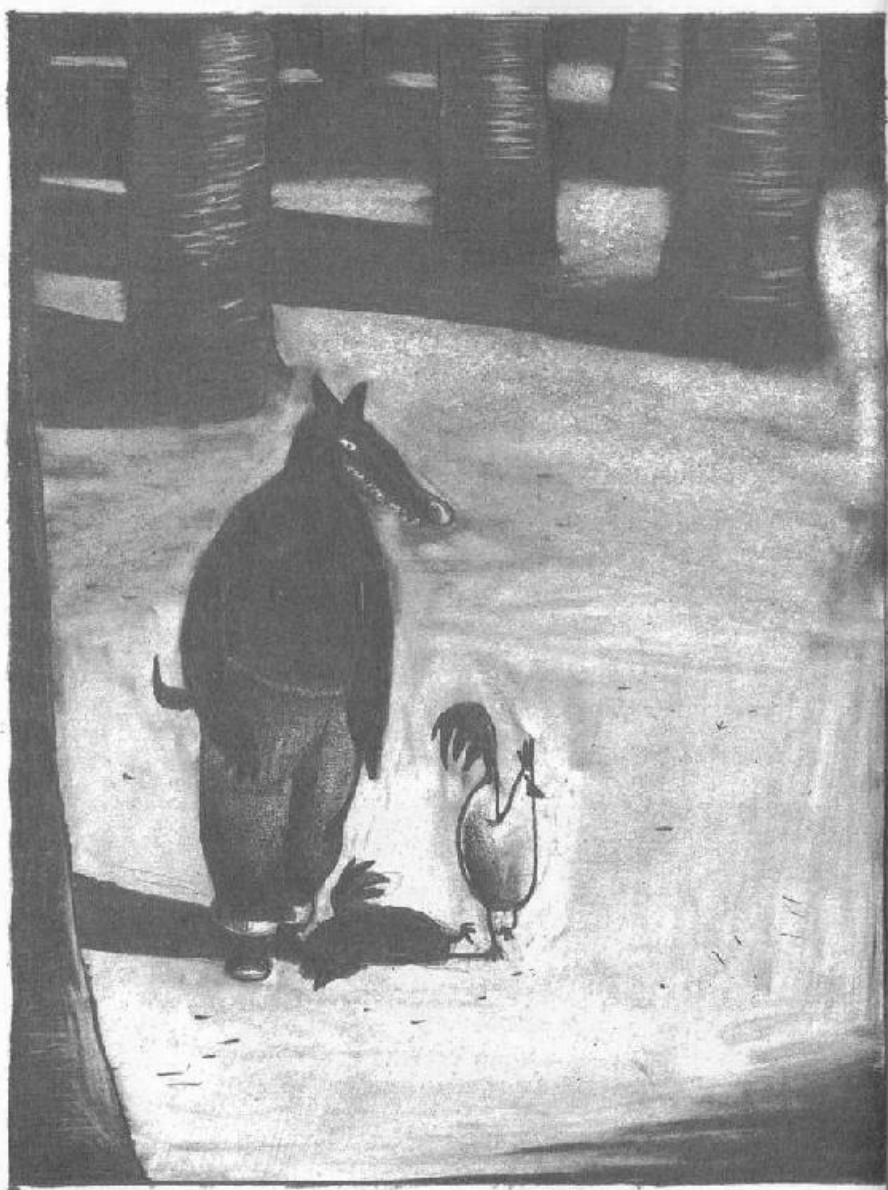
— Que nous chantes-tu là, maudite bête à plumes, elle est dans le château de la Bête, peut-être même dans son ventre.

— Je vous dis qu'elle est vivante ! C'est moi qui l'ai tirée des griffes du monstre ! C'est moi qui ai tué la Bête !

Et comme on ne croit pas un corbeau capable d'un tel exploit, comme on rit puis s'indigne d'entendre ainsi parler ce héros minuscule, cette gloire obscure, le jeune homme reprend sa forme humaine et demande audience au roi. Le roi veut bien l'écouter. Il l'écoute. Il l'entend : il comprend que sa fille est sauvée. Il l'envoie chercher, ordonne qu'on la ramène au plus vite, et dans un beau carrosse.

Le roi l'attend, il l'embrasse. Il remercie le jeune homme, grâce à qui elle est là, et, pour lui témoigner sa gratitude, il lui offre la main de celle qu'il a délivrée.





La Petite Moitié de jau

Le coq, en Poitou, on ne connaît pas. Du moins sous ce nom. S'il est nain, un de ces coqs nains qui bombent les plumes et qu'un rien ébouriffe, on l'appelle *pompet*. Voyez-moi ce *pompet*, on dit, et on parle aussi bien des hommes petits qui se redressent et vous regardent du haut de leurs trois pommes.

L'autre coq, le grand, celui qui tourne en girouette, ou qui court sur le terrain, quand la France affronte au rugby une des quatre nations du fameux tournoi, celui-là, c'est le *jau*.

Le jau rythme la vie des gens. Parfois il la dérange, lorsqu'il chante trop tôt, ou toutes les deux minutes. Parfois il l'égaie. Ainsi, pour oublier les rudes travaux des champs, ou pour occuper, parce que la télévision n'existe pas, les longues soirées d'hiver, on dit une histoire. Comme celle — que je vais vous raconter — de la petite moitié de jau.

Il était une fois un homme très pauvre. Il ne possédait rien, que ses deux fils, et il n'avait rien à leur donner, qu'un œuf. Un œuf pour deux. Il décida donc de le partager. Le premier fit cuire sa moitié d'œuf et la mangea. Quant au second, il prit la sienne et il se mit à la couver. Et à force de couver sa moitié d'œuf, la moitié de coquille se brisa, une moitié de jau en sortit : notre histoire pouvait commencer.

Un jour, la petite moitié de jau picorait dans la cour. C'était une petite cour, comme la ferme, on en avait vite fait le tour. Et quand on en a fait le tour, on va voir ailleurs, on prend le premier chemin. Il en passait un, justement, devant la ferme. Il allait, comme tous les chemins, à Rome. Ou à Poitiers. La petite moitié de jau ne se posa pas la question, elle le suivit, poussant du bec la pierre, fouillant la terre, autrement dit accomplissant ce que la nature lui commandait.

Le chemin était vieux. Il était vieux comme un chemin. Et, comme les vieux chemins, il en avait vu des histoires, il en aurait des kilomètres à raconter. Mais il perdait un peu la mémoire, il fallait l'aider à retrouver ses souvenirs. C'est ce que faisait sans le savoir la petite moitié de jau, quand elle trouva, dans la terre qu'elle remuait, un coffre.

Un coffre, lorsqu'on est un coq, et qui plus est une petite moitié de jau, cela ne vous dit rien. Cela ne se mange pas, on a beau explorer du bec, percer avec ses yeux, cinq mille pièces d'or, cela ne vous intéresse pas.

En revanche, cinq mille pièces d'or, cela ferait la fortune, le bonheur de votre maître : vous courez donc lui porter le trésor.

Hélas, le coffre était bien trop gros, bien trop lourd pour la petite moitié de jau, et un homme qui marchait sur le chemin s'en aperçut. Il lui proposa de l'aide, lui offrit ses bras, et disparut avec le coffre !

Vous imaginez la déception de celui qui racontait sa mésaventure, la colère de celui à qui il la racontait.

— Il faut que tu coures après, disait le fils qui avait couvé sa moitié d'œuf, cours bien vite après, et puis tâche de te le faire donner !

Voilà la petite moitié de jau qui court après l'homme qui lui a pris son coffre. En chemin, elle rencontre un loup. Le loup rongeait des os, il lui demande :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Suis-moi, tu le sauras !

Quand ils sont loin, bien loin, bien loin, le loup ne peut plus avancer, il est épuisé :

— Petite moitié de jau, je ne peux plus te suivre, je suis trop fatigué !

— Eh bien ! rentre dans mon ventre, je te porterai.

Le chemin chemine, et la petite moitié de jau rencontre maintenant le renard :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Suis-moi, tu le sauras.

Il ne la suit pas longtemps.

— Petite moitié de jau, soupire le renard, je n'en peux plus, je m'arrête là.

— Eh bien ! rentre dans mon ventre, je te porterai.

À Lussac-les-Châteaux, la vallée est superbe, où coule la Vienne. Où elle avance, large et limpide, entre une double rangée d'élégants peupliers et de vergnes — d'aulnes — au feuillage sombre.

Quand la Vienne aperçoit la petite moitié de jau, elle l'interpelle :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Suis-moi, tu le sauras.

Très vite la rivière est lasse, très vite elle l'appelle :

— Petite moitié de jau, tu peux continuer sans moi. Courir ainsi n'est plus de mon âge.

— Eh bien ! rentre dans mon ventre, je te porterai !

Dans la forêt de Poitiers il y a un chêne, et dans ce chêne il y a un nid de frelons. Les frelons aperçoivent la petite moitié de jau :

— Où vas-tu, petite moitié de jau ?

— Venez avec moi, vous le saurez !

Tous les frelons accompagnent la petite moitié de jau. Cela fait du monde sur le chemin, un bruit qui enfle et tout de suite retombe.

— On est las, petite moitié de jau, c'est fou ce qu'on est las. Va ton chemin, ne nous attends pas.

— Eh bien ! rentrez dans mon ventre, je vous porterai !

La petite moitié de jau est enfin à Poitiers, chez l'homme qui lui a dérobé son coffre.

— Cocoricu ! Cocoricu ! Rends-moi mes écus !

— Ah ! mon Dieu ! dit le voleur à sa femme, comment ferons-nous ? Faut tâcher de la tuer, cette petite moitié de jau ! Faut la mettre à coucher avec nos mulets, qui la piétineront, jusqu'à ce qu'elle soit morte.

— Regarde la *chétive*^[22], regarde comme elle nous regarde.

— On va voir ce qu'on va voir. Attrape-la.

La femme attrape la petite moitié de jau, la jette dans l'écurie où les mulets, effrayés et furieux, tapent, tapent...

— Loup, loup, si tu ne sors pas de mon ventre, nous sommes perdus, tous !

Le loup aussitôt sort de son ventre, égorge l'un après l'autre les mulets.

L'homme et la femme s'endorment facilement, ils passent une bonne nuit. Ils se lèvent tard, et, pour bien commencer la journée, ils

vont à l'écurie, voir ce qui reste de la petite moitié de jau. Les mulets en auront fait de la bouillie, c'est certain, elle ne viendra plus leur réclamer le coffre.

Quand ils ouvrent la porte de l'écurie, ils découvrent les mulets morts, les pattes en l'air et le cou mangé. Ils braillent :

— Ah ! Qu'elle est *chétive* ! Qu'elle est *chétive* !

— Que nous avons du malheur ! Que nous avons du malheur !

— Qu'est-ce que nous en ferons ? Qu'est-ce que nous ferons de cette petite moitié de jau ?

— Allons ! Faut la mettre à coucher avec nos dindons ! Des bêtes qui sont *chétives* comme elle, qui la piqueront, qui la piqueront...

Ils mettent la petite moitié de jau avec les dindons, et les dindons se ruent, ils piquent, ils vont la tuer...

— Renard, renard, si tu ne sors pas de mon ventre, nous sommes perdus !

Le renard sort de son ventre, et il fait un grand massacre de dindons, pas un n'en réchappe.

Le matin, l'homme et la femme vont au poulailler. Et ce qu'ils voient, quand ils poussent la porte, leur arrache des cris :

— Ah ! que nous avons donc du malheur ! Et cette petite moitié de jau, qu'est-ce que nous allons en faire ? Qu'est-ce que nous pouvons faire pour la tuer ?

— Faut chauffer le four, dit la femme, faut le chauffer bien chaud ! Et puis nous la jetterons dedans !

Quand le four est bien chaud, l'homme empoigne la petite moitié de jau, la pousse au fond, comme tarte à cuire.

— Vienne, Vienne, Vienne, si tu ne sors pas de mon ventre, nous sommes perdus !

La Vienne sort de son ventre, des flots, des flots, des flots, le four est noyé, le four est emporté. Les voleurs se lamentent :

— Qu'est-ce que nous en ferons ? Qu'est-ce que nous en ferons ?

— Ah ! je sais, dit la femme, nous la mettrons au lit avec nous, entre nous, et nous pousserons, et nous la presserons, et cette petite moitié de jau finira étouffée.

— Et nous pourrons dormir tranquilles, enfin !

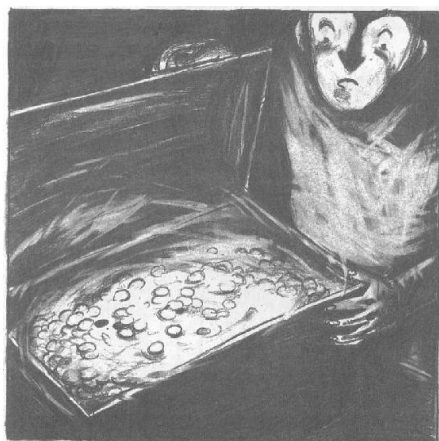
Ils mettent donc la petite moitié de jau dans leur lit, entre eux deux, et ils poussent, ils poussent...

— Frelons, frelons, si vous ne sortez pas de mon ventre, vous et moi nous sommes perdus. Sortez vite !

Les frelons sortent de son ventre, ils attaquent, les oreilles, le nez, ils rentrent partout.

— Femme, femme, rends-lui son coffre, ses écus, qu'il les emporte au diable ! Par pitié, fais vite.

La petite moitié de jau récupère son coffre, et, pour que le triomphe soit complet, elle donne l'ordre au voleur de le rapporter lui-même, par le même chemin. Les frelons, à qui la victoire a redonné des ailes, l'escortent : ils ne le lâcheront que lorsqu'il aura remis, en mains propres, cet or à son propriétaire, le maître de la petite moitié de jau.





Tartari-Barbari

Toc, TOC !

— Qui c'est ?

— C'est moi, monsieur !

— Et d'où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses. Qu'as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j'ai vu ?

— Oui. Qu'as-tu vu ?

— J'ai vu, perché sur un ormeau...

— Toi ?

— Non, lui, et il avait des ailes...

— Eh bien ! quel drôle d'oiseau as-tu vu ?

— J'ai vu un moulin à la cime d'un ormeau, monsieur, et qui faisait farine.

— Oh ! tout ça n'est pas vrai. Mettez-moi ce menteur en prison !

— Toc, toc !

— Qui c'est ?

— C'est moi, monsieur !

— Et d'où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses. Qu'as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j'ai vu ? J'ai vu un gros chien noir qui descendait de la cime d'un ormeau, la gueule enfarinée.

— Ah, bonnes gens, c'est donc que le chien avait mangé de la farine du moulin qui est à la cime de l'ormeau ! Faites-moi sortir ce pauvre drôle de prison !

— Toc, toc !

— Qui c'est ?

— C'est moi, monsieur !

— Et d'où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses. Qu'as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j'ai vu ?

— Oui. Qu'as-tu vu ?

— J'ai vu à Paris, monsieur, un oiseau !

— Il y en a des milliers ! C'était un moineau ?

— Non. Plus gros.

— Un pigeon ?

— Non. L'oiseau que j'ai vu, monsieur, eh bien ! il abritait tout Paris avec ses ailes !

— Oh ! tout ça n'est pas vrai. Mettez-moi ce menteur en prison !

— Toc, toc !

— Qui c'est ?

— C'est moi, monsieur !

— Et d'où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses. Qu'as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j'ai vu ? J'ai vu des milliers de gens, oui, des milliers. Et tous ces gens-là roulaient, monsieur, ils roulaient un gros œuf !

— Ah, bonnes gens, c'est bien un gros oiseau qui a pondu ce gros œuf ! Faites-moi sortir ce pauvre drôle de prison !

— Toc, toc !

— Qui c'est ?

— C'est moi, monsieur !

— Et d'où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses. Qu'as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j'ai vu ?

— Oui. Qu'as-tu vu ?

— J'ai vu les étangs en feu, monsieur, les rivières qui brûlaient comme de la paille !

— Oh ! tout ça n'est pas vrai. Mettez-moi ce menteur en prison !

— Toc, toc !

— Qui c'est ?

— C'est moi, monsieur !

— Et d'où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses. Qu'as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j'ai vu ? J'ai vu dans les bruyères, dans les prés, des carpes dévorées par les flammes, des brochets, des goujons à moitié calcinés. Il y en avait partout !

— Ah, bonnes gens, c'est donc bien qu'ils avaient quitté ces étangs, ces rivières. Faites-moi sortir ce pauvre drôle de prison !

— Toc, toc !

— Qui c'est ?

— C'est moi, monsieur !

— Et d'où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses Qu’as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j’ai vu ?

— Oui. Qu’as-tu vu ?

— J’ai vu les fossés remplis de soupe, monsieur, la soupe noyait tout, les champs, les routes...

— Oh ! tout ça n’est pas vrai. Mettez-moi ce menteur en prison !

— Toc, toc !

— Qui c’est ?

— C’est moi, monsieur !

— Et d’où viens-tu, mon ami ?

— Monsieur, je viens de Tartari-Barbari, cent lieues au-delà de Paris.

— Quand on voyage, on voit des choses. Qu’as-tu vu, mon ami ?

— Ah, monsieur ! Ce que j’ai vu ? J’ai vu des tas de cuillers, partout au bord des routes.

— Ah, bonnes gens, ces cuillers étaient pour manger la soupe qui était dans les champs ! Faites-moi donc sortir ce pauvre drôle de prison !



Postface

Habiter en Poitou et dans les Charentes, c'est d'abord voyager. C'est voyager avec Mélusine, dans elle, comme on dit qu'on rêve.

Car les gens d'ici ne rêvent pas de quelqu'un ou de quelque chose, mais dans lui ou dans elle. Ils rêvent dans Mélusine. Ils sont les pierres qu'elle porte, qu'elle transporte, qu'elle oublie en chemin. Ils sont les enfants, les châteaux qu'elle sème ; ceux aussi qu'elle attaque. Ils sont de tous les voyages, de toutes les colères de Mélusine. Ils rêvent d'elle. Ils rêvent d'ailes, d'îles.

La première que l'on rencontre, ce n'est pas l'île de Ré, l'île d'Aix, ni l'île d'Oléron. Ce n'est pas non plus l'île d'Elle. C'est La Rochelle. La Rochelle est une île : une ville qui offre la sécurité de ses murs, un beau jardin à cultiver. Mais on oublie vite ses limites, la mer se charge de les effacer, et le ciel. Car le ciel a l'humeur changeante, et l'on passe vite du sourire aux larmes, de l'accablement à la joie. C'est ce que disent les contes, qui naviguent entre rêve et cauchemar, et toujours nous font voyager.

Ce voyage est immobile. C'est un vaisseau de pierre, Fort Boyard en plus grand. C'est un décor de théâtre, planté au cœur du désert.

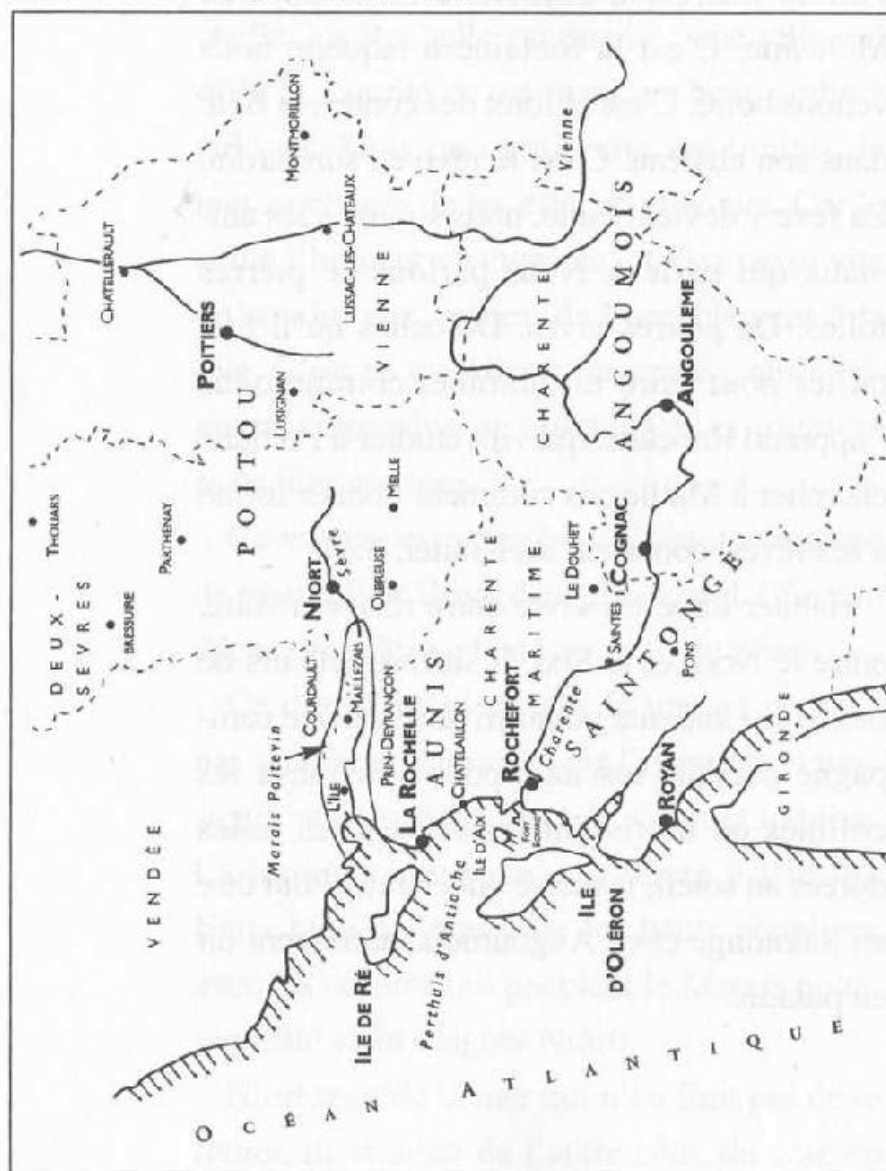
Ce désert, ce n'est plus la mer, et ce n'est pas vraiment la terre. C'est l'Aunis sans paysages, mais si riche en ciels. C'est la lumière. La lumière immense, qui ouvre à l'infini. Cette lumière joue avec les hauts peupliers, avec les ombres qui peuplent le Marais poitevin. Elle vient baigner Niort.

Niort regarde la mer qui n'en finit pas de se retirer, mais aussi de l'autre côté, du côté du Poitou. Lusignan, Poitiers, c'est le pays de Mélusine. C'est la fontaine à laquelle nous venons boire. C'est la forêt des contes, la Bête dans son château. C'est le rêve en son jardin. La fève y devient fable, nous sommes les animaux qui parlent. Nous parlons de pierres folles. De pierres vives. De celles qu'il faut tailler pour faire un homme, comme nous l'apprend Rabelais, qui vint étudier à Poitiers, chercher à Maillezaïs comment donner forme à ses rêves, comment les habiter.

Habiter ici, c'est vivre entre rêve et réalité, entre le Nord et le Sud. Il suffit d'ailleurs de passer la Charente pour arriver dans une

campagne presque toscane, pour rencontrer les collines où mûrissent les vignes, les tuiles dorées au soleil, la pierre qui chante. Pour être en Saintonge et en Angoumois, autrement dit en paradis.

POITOU - CHARENTES



Bibliographie

- Contes et légendes du Poitou*, Francine Poitevin, éditions Corymbe, Niort, 1938.
- Contes de l'Ouest*, Geneviève Massignon, éditions Erasme, Paris, 1954.
- Saintonge mystérieuse, Aunis insolite*, Robert Colle, éditions Rupella, La Rochelle, 1976.
- Récits et contes populaires d'Aunis et Saintonge/1*, recueillis par Dominique et Philippe Jacquin dans le pays des îles, Gallimard, 1979.
- Légendes et contes d'Aunis et de Saintonge*, Robert Colle, éditions Rupella, La Rochelle, 1979.
- Mélusine et le chevalier au Cygne*, Claude Lecouteux, Payot, 1982.
- Dictionnaire du patois du Marais poitevin*, René Gachignard, éditions Jeanne Laffitte, Marseille, 1983.
- Les Contes populaires du Poitou*, Léon Pineau, éditions Brissaud, Poitiers, 1989. (Réimpression en fac-similé de l'édition parue à Paris en 1891 chez Ernest Leroux.)
- Les Cahiers d'Oléron*, n° 13, mai 1991, et n° 14, mars 1992.
- Mélusine*, Jean Markale, Espaces libres, Albin Michel, 1992.
- Le Roman de Mélusine*, Coudrette, G. F. Flammarion, manuscrit du xv^e siècle, réédition 1993.

[1] L'armure, ou l'écu, désigne la peau épaisse que les sangliers ont sur les épaules.

[2] Nom des algues, goémons, fucus rejetés par la mer, et qu'on récolte sur le rivage pour les utiliser comme engrais.

[3] Le pertuis d'Antioche est le détroit entre l'île de Ré et l'île d'Oléron.

[4] Grosse lanterne, fixée sur un bateau, et servant de signal.

[5] Lieu aménagé pour conserver du vin, des provisions.

[6] Pièces de charpente destinées à soutenir provisoirement.

[7] Elle éteignit la lumière.

[8] Trou.

[9] Pythagore dirigeait une secte et il imposait à ses disciples un régime très sévère, comportant entre autres l'interdiction de consommer des fèves.

[10] Une fève noire.

[11] Ancienne mesure de capacité (environ un décalitre). Récipient utilisé pour les matières sèches — ici les fèves ; son contenu.

[12] Ils ferment la porte.

[13] Courdault est un village du Marais poitevin.

[14] Né en 1799, René Caillié s'est embarqué pour le Sénégal à l'âge de dix-sept ans. Il est mort en 1838, épuisé par son voyage et par la maladie.

[15] Le Gulf Stream, courant maritime chaud de l'Atlantique.

[16] Chasse infernale, que l'on voit passer dans le ciel.

[17] C'est un cheval mauvais, maudit. Si vous montez sur son dos, il vous entraîne dans une course effrénée. a la fin, il vous piétine et vous tue.

[18] Les garçons.

[19] Bête à deux cornes, esprit malfaisant.

[20] Le Bras-Rouge est un monstre qui hante les sources, les fontaines. Il attire les enfants en faisant flotter sur l'eau un jouet, une balle, et il séduit les femmes en promenant une écuelle de bois contenant un bijou. Tout cela, bien sûr, pour les attraper et les entraîner dans ses gouffres...

[21] La soupe est prête.

[22] *chétive*, cela veut dire en Poitou « mauvaise, méchante ».